

1. Intento de traducción.

La petite infante de Castille

La infantita de Castilla

Première partie

Primera parte

I

Barcelone est une ville de six cent mille deux cents âmes, et elle n'a qu'un urinoir. On devine si à certaines heures il a charge d'âmes. Mais je sens qu'il vaut mieux commencer d'une autre façon mon récit.

En voyage, prenez le train de luxe, les wagons sont à tel point surchauffés –il faut bien que la Compagnie vous en donne pour votre argent,— que vous n'y pouvez tenir; et la duchesse ne saurait souffrir une vitre ouverte: elle trouve que c'est le genre américain. Si vous êtes seul dans votre compartiment, vous risquez d'être dévalisé. Si vous avez des voisins, leur muflerie, que vous jugeriez naturelle chez des voyageurs de troisième, ici vous horripile. C'est ainsi que la mauvaise qualité du service, qui est toujours par où pèchent les palaces, vous rend odieux les palaces, quand on la supporterait aisément dans un hôtel de second ordre.

I

Barcelona es una ciudad de seiscientos mil doscientas almas, y no tiene más que un urinario. Se adivina¹ si a ciertas horas tiene cargo de almas. Pero siento que más vale empezar de otro modo mi relato.

De viaje, tome uno² el tren de lujo, se recalientan los coches hasta tal punto –ya tiene la compañía que darle a uno el jugo de su dinero–, que no puede resistir en ellos; y la duquesa no podría sufrir una ventanilla abierta: le parece que es el tipo americano. Si está uno solo en su departamento, corre peligro de ser desvalijado. Si tiene vecinos, la patanería de ellos, que juzgaría natural entre viajeros de tercera, aquí³ lo horripila. Así es como la mala calidad del servicio, que es siempre por donde pecan los palacios, le hace odiosos los palacios a uno, cuando la soportaría fácilmente en un hotel de segundo orden.

¹ Este pronombre "on" es el primero de una serie de impersonales a los cuales tendremos que consagrarnos una parte reservada de nuestro estudio pues Montherlant lo usa a menudo y con varios fines.

² Esta forma corresponde a una segunda persona del plural utilizada de manera impersonal en el texto francés, y que remite a un singular: cf. la forma *dévalisé* (sin *s*) un poco más lejos en la versión original. Comentamos también a continuación esta traducción en las notas dedicadas al sistema de la deíxis.

³ Estudiamos en otra parte el caso de los deícticos.

Prenez une première. A peine êtes-vous installé, mettant le nez à la portière, vous voyez entrer en troisième la plus jolie fille du monde. Comme je vous suppose Français, c'est-à-dire un peu sordide, vous voici empoisonné à la pensée d'avoir payé une place de première pour aller en troisième, sans même être assuré si l'objet ne vous dédaignera pas.

Enfin, crève l'avarice! vous voici face à face avec l'objet. A peine êtes-vous installé, mettant le nez à la portière, vous apercevez la duchesse, qui se hâte vers son wagon, et elle vous a aperçu. La duchesse croit toujours que les littérateurs vivent d'expédients, déménagent à la cloche de bois. En vain lui expliquerez-vous, au retour, que vous voyagez en troisième, ce jour-là, par amour du pittoresque, et pour prendre des "documents", elle regardera si vos manchettes sont propres. En vain est-ce de vos bons deniers que vous courez les chemins, la duchesse croit toujours que vous êtes en mission, tous frais payés, et que vous *grattez* encore. Il n'y a rien à faire contre les gens du monde.

Et puis... on est parti, on était frais et brillant. Mais, le plus souvent, c'est après quelque trente-six heures de chemin de fer, et quand il vous a poussé des barbes sans nom, et quand se font sentir sur votre personne toutes les conséquences de lavabos où il n'y

Tome uno un primera. Apenas está instalado, al asomar la nariz por la puerta, ve entrar en tercera a la chica más guapa del mundo. Como lo supongo Francés⁴, es decir un poco sórdido, ya viene amargado con la idea de haber pagado un asiento de primera para ir en tercera, sin estar asegurado siquiera de que el objeto no lo va a desdeñar.

En fin, ¡muérase la avaricia! ya está cara a cara con el objeto. Apenas está uno instalado, al asomar la nariz por la puerta, entrevé a la duquesa, que se apresura hacia su coche, y ella lo ha entrevisto. La duquesa sigue creyendo que los literatos viven al día, se mudan de casa a cencerros tapados. En vano le explicará uno, a la vuelta, que viajaba en tercera, aquel día, por amor a lo pintoresco, y para tomar "documentos", ella le mirará si sus puños de camisa están limpios. En vano recorre uno los caminos con su propio dinerito, la duquesa siempre cree que va de misión, con todos los gastos pagados, y que aun sale *raspando* algo. No hay remedio con la gente distinguida.

Y luego... se marchó uno, estaba fresco y brillante. Pero, las más veces, después de unas treinta y seis horas de ferrocarril, cuando le han crecido a uno unas barbas incalificables, y cuando se hacen sentir en su persona todas las consecuencias de lavabos en que no

⁴ Aunque parezca a veces extraño, la mayúscula está por voluntad del autor, la cual respetamos.

a pas de glace, pas de serviette, pas de savon, et pas d'eau (je songe aux lavabos des troisièmes espagnoles), c'est alors seulement que de toutes parts surgissent les objets adorables. Et il faut bien qu'on renonce, car comment l'homme-chien saurait-il se faire aimer?

Ce matin-là, qui était, je crois bien, le 8 novembre de 1925, je roulais de Valence, dont je n'ai gardé qu'un souvenir un peu égaré, vers Barcelone. Trois jours plus tôt, dans un élevage de taureaux voisin d'Albacete, j'avais, en passant de cape un petit taureau, été renversé, été piétiné, et reçu une estafilade à la hauteur d'une omoplate. Recousu à Valence, au lieu de m'y faire soigner tranquillement, après quarante-huit heures je fuyais sur Barcelone.

Je suis la proie de fantômes qui me possèdent, me jettent d'un bord à l'autre de cette Méditerranée autour de laquelle je tourne, tourne, comme les bêtes dans leurs cages, ou comme les supliciés fabuleux, dans une course sempiternelle pour rejoindre mon imagination. A quel point j'ai été victime de mes impulsions, de mes bouffées, de mon incapacité d'attendre, disons tout d'un mot, de mon incapacité de supporter *-nescia tolerandi*, dit Tacite, d'une impératrice,— victime de moi-même dans mon âme la plus profonde comme du point de vue

Hay espejo, ni toalla, ni jabón, ni agua (pienso en los lavabos de los terceras españoles), sólo entonces es cuando surgen de todas partes los objetos encantadores. Y ya tiene uno que renunciar, porque ¿cómo podría hacerse amar el hombre-perro?

Aquella mañana, que era, me parece, el 8 de noviembre de 1925, rodaba de Valencia, de cuya ciudad no he conservado más que un recuerdo algo extraviado, hacia Barcelona. Tres días antes, en una ganadería de toros vecina de Albacete, al capear un pequeño toro, había sido atropellado, pisoteado, y había recibido una cornada a la altura de un omóplato. Recosido en Valencia, en vez de hacerme curar allí tranquilamente, después de cuarenta y ocho horas huía hacia Barcelona.

Soy presa de fantasmas que me dominan, me tiran desde una orilla hasta la otra de este Mediterráneo alrededor del cual doy vueltas, y vueltas, como los animales en sus jaulas, o como los ajusticiados fabulosos, en una carrera sempiterna para reunirme con mi imaginación. Hasta qué punto he sido víctima de mis impulsos, de mis arrebatos, de mi incapacidad a esperar, digámoslo todo de una vez, de mi incapacidad a soportar *–nescia tolerandi*, dice Tácito, de una emperatriz,— víctima de mí mismo en mi alma más honda así como del punto de vista

le plus matériel de ma vie, moi seul le sais, à la fatigue et au relâchement de tout ce qu'il y eut un jour en moi de tendu et d'avide. Le mistral de Marseille, la fournaise d'Almeria, le chaud-et-froid de Tanger, les déluges d'Alger, la poussière de Tunis, la puanteur de Naples, –tout le cher Midi et sa jeune chaleur ventilée, aucun endroit où j'aie été si malheureux que là. Aimable Pedro Salinas qui, peu de jours auparavant, à Séville, m'aviez mis dans l'omnibus pour le train de Grenade, vous doutiez-vous que dans la gare, devant ce train, j'aurais la même panique qui six mois plus tôt m'avait fait quitter Grenade comme un homme poursuivi, et que je prendrais le train suivant pour n'importe où, –un n'importe où qui se trouva être Albacete, fatal pour moi? Mais aujourd'hui, sur le chemin de Barcelone, mon anxiété n'était pas sans motif. Encore ébranlé par ma bousculade, je souhaitais d'être rentré au plus vite, dans un désir patriotique d'être tué de préférence par les médecins de mon pays.

Seulement, avec un billet de première, j'étais passé en troisième, à cause d'une bête féminine que je voulais examiner de près.

Le départ d'un train espagnol occasionne des scènes dont un dévot de l'Espagne voudrait ne pas se souvenir. Le wagon bondé. Tous les amis sont venus pour serrer la main

más material de mi vida, sólo yo lo sé, por la fatiga y por la relajación de todo lo tenso y lo ávido que hubo un día en mí. El mistral de Marsella, el horno de Almería, el enfriamiento de Tánger, los diluvios de Argel, el polvo de Túnez, la hediondez de Nápoles, –todo el querido Mediodía y su joven calor ventilado, ningún lugar en que haya sido tan infeliz como allá. Amable Pedro Salinas, usted quien, pocos días antes, en Sevilla, me había puesto en el ómnibus para el tren de Granada, ¿se iba a figurar que en la estación, ante aquel tren, me entraría el mismo pánico que seis meses antes me hiciera marcharme de Granada como un hombre perseguido, y que tomaría el tren siguiente para dondequiera, un dondequiera que resultó ser Albacete, fatal para mí? Pero hoy, camino de Barcelona, mi ansiedad no era sin motivo. Todavía estremecido por mi atropello, deseaba haber regresado lo más pronto, en un deseo patriótico de ser matado preferentemente por los médicos de mi país.

Pero, con un billete de primera, me había pasado a tercera, a causa de un animal femenino que quería examinar de cerca.

La salida de un tren español ocasiona escenas que un devoto de España quisiera no recordar. El coche atestado. Todos los amigos han venido a estrecharles la mano

aux partants, qui prennent des têtes de *mater dolorosa* parce qu'ils quittent les leurs pour trois semaines; et ces visages larmoyants, avec ces gens en deuil (les espagnols ont la manie d'être toujours en deuil) qui montent à la queue leu leu dans le wagon, et y défilent en serrant des mains, et en marchant sur des pieds, font penser à un enterrement. Que de cris! quelle excitation! *Adio! Adio!* (l's final du mot n'étant pas prononcé). Auprès de ces gens, un Français du Midi fait figure de personnage silencieux.

Nous tous qui avons poursuivi des jeunes filles de ces pays latins, nous connaissons déjà la race hideuse des *frères*. Le frère qui épie, le frère qui est de mèche, le frère à couteau, le frère qui fait chanter. Mais la *familia!* Cette invention spécifiquement italienne, espagnole. Et toujours ce mot, écoutez-les, la *familia*, qui revient dans leur conversation! Ah, ils sont trop! *Adio! Adio!* Ils chantent le mot, se provoquent l'un l'autre à le chanter davantage, comme les chiens s'attisent l'un l'autre en aboyant. Ils éprouvent une jouissance animale à écouter leurs propres intonations, et dans ces cris interchangeables, devenus sans signification, qu'ils poussent à satiété, pour rien, pour le plaisir, on reconnaît un automatisme qui dénonce cruellement le vide du cerveau. Combien de fois entendons-nous répéter:

a los que se van, quienes ponen cara de *mater dolorosa* porque dejan a los suyos por tres semanas; y esas caras lagrimosas, con esa gente de luto (los españoles tienen la manía de estar siempre de luto) que sube en fila india al coche, y desfila por él estrechando manos, y pisando pies, hacen pensar en un entierro. ¡Cuántos gritos! ¡Qué excitación! ¡Adiós! ¡Adiós! (que no se pronuncia la s final de la palabra). Al lado de esa gente, un francés del Mediodía pasa por un personaje silencioso.

Nosotros todos que hemos perseguido chicas de esos países latinos, conocemos ya la raza horrorosa de los hermanos. El hermano que espía, el hermano que está de connivencia, el hermano con navaja, el hermano que hace chantaje. Pero ¡la *familia*! Esa invención específicamente italiana, española. ¡Y siempre esa palabra, escuchadlos, la *familia*, que se repite en su conversación! ¡Ah, son demasiados! *Adiós!* ¡*Adiós!* Cantan la palabra, se provocan uno a otro a cantarla más, como los perros se atizan uno a otro ladando. Experimentan un goce animal al escuchar sus propias entonaciones, y en esos gritos intercambiables, que se han hecho sin significación, que lanzan hasta la saciedad, en balde, por el gusto, se reconoce un automatismo que denuncia cruelmente el vacío del cerebro. ¡Cuántas veces oímos repetir:

"*Adio! –Toma, tonto!* (prends, bête!) –*Ven aqua, nene.* (Viens ici, petit)"? Et je ne parle pas des *hombre*! Puisque dans ce pays on condamne à l'amende pour un "blasphème", le monarque ferait bien de frapper d'une amende quiconque prononcerait le mot *hombre*. La réforme serait du même ordre que celle de Pierre le Grand faisant couper la barbe à ses moujiks: un effort vers un peu moins d'obscurité.

Et au-dessus de tout cela, hurlant à pleine voix, le poupon, le chialeur international, qui hante les trains comme la punaise les lits: fléau du voyage, que ni les précautions ni l'argent ne peuvent réduire, et contre lequel il n'y a pas de cachets, comme contre le mal de mer. Collée à lui comme la goule au cadavre, sa mère lui suce le cou, les oreilles, les cheveux, imite avec ses baisers le bruit des bouses qui tombent, l'infecte de microbes buccaux, parle encore plus bête que lui quand il parle, fait sous elle quand il fait sous lui, lui met la main au derrière, l'excite de toutes ses forces à hurler plus fort. S'il s'endort, elle n'a de cesse qu'elle l'ait réveillé, en lui tétant la bouche, afin qu'il se remette à crier. Et la même qui dévore de baisers cet objet répugnant me traiterait de "sadique" si elle me voyait baisser une rose, un fragment de statue grecque, ou le minois délicieux d'un chat. Le wagon entier délire autour du foetus,

"¡Adiós!, –Toma, tonto! –Ven acá⁵, nene. ¡Y no hablo de los *hombre*! Puesto que en aquel país se multa por una "blasfemia", al monarca más le valdría castigar con una multa a cualquiera que pronunciase la palabra *hombre*. La reforma sería del mismo orden que la de Pedro el Grande que les hacía cortar las barbas a sus mujiks⁶: un esfuerzo hacia un poco menos de oscuridad.

Y por encima de todo esto, aullando a voz en cuello, el angelito, el llorón internacional, que frecuenta los trenes como la chinche las camas: plaga del viaje, que ni las precauciones ni el dinero pueden reducir, y contra el cual no hay tabletas, como contra el mareo. Pegada a él como el vampiro al cadáver, su madre le chupa el cuello, las orejas, los cabellos, imita con sus besos el ruido de las boñigas que caen, lo infecta con microbios bucales, habla aún más tonto que él cuando habla, se cisca cuando él se cisca, le echa mano al trasero, lo excita con todas sus fuerzas para que aúlle más fuerte. Si él se duerme, ella no para hasta que lo haya despertado, mamándole la boca, a fin de que vuelva a gritar. Y la misma que devora con besos a ese objeto repugnante me trataría de "sádico" si me viese besar una rosa, un fragmento de estatua griega, o el delicioso palmito de un gato. El coche entero delira en torno al feto,

⁵ En el texto original, "acá" viene escrito "aqua", lo que atestigua a la vez los esfuerzos y las dificultades del autor para transcribir a la francesa lo que oye en España.

⁶ Damos aquí la ortografía de esta palabra preconizada por la gramática de Alcina y Blecua página 542.

trouve adorable qu'il compisse vos genoux, adorable qu'il s'essuie les souliers sur vos pantalons; et gare à vous si vous ne montrez pas avec assez d'élan votre extase. Le wagon entier niaise avec lui, n'est plus qu'un vaste *miam miam* (ça signifie maman et ça n'a pas moralement plus d'importance qu'un braiment dâne), *papa... caca...* (ces deux mots voulant dire à peu près la même chose), s'efforce de le vaincre en bêtise, tandis que l'être convulsé, projette de toutes parts sa salive, son urine et sa morve, que les assistants reçoivent religieusement. *Vae soli?* Ah, grand Dieu, bonheur, bonheur, trois fois bonheur à l'homme seul! Et jamais assez seul, à mon gré.

(Cette page sera à ajouter à la prochaine réédition de *Pages de tendresse.*)

Quand l'être abominable s'est tu, épuisé, ou concevant enfin de soi-même une juste horreur, un moment le wagon repose. On sait, par l'odeur, qu'il y a quelqu'un, à l'autre bout du compartiment, qui mange une orange. La mère, chaque fois qu'elle soulève une fesse pour se défatiguer de la station assise, en profite pour péter. (Autant ces hommes de la campagne espagnole ont, à tout âge, d'assez fières têtes, autant les femmes en sont dépourvues: leur faciès a l'expression stupide des idoles de la Grèce archaïque.) Lui, le reproducteur phtisique, pendant dix-sept heures

le parece encantador que mee en el regazo de uno, encantador que se limpie los pies en los pantalones de uno; y ¡pobre de uno si no muestra con bastante entusiasmo su éxtasis! El coche entero necea con él, no es ya más que un vasto *ñam ñam...* (esto significa mamá y moralmente no tiene más importancia que un rebuzno de burro), *papá... caca...* (significando estas dos palabras aproximadamente lo mismo), se esfuerza por vencerlo en tontería, mientras el ser convulso proyecta por todas partes su saliva, su orina y sus mocos, que los asistentes reciben religiosamente. *¿Vae soli?* ¡Ah, por Dios, felicidad, felicidad, tres veces felicidad al hombre solo! Y nunca bastante solo, a mi parecer.

(Esta página está por añadir a la próxima reedición de Páginas de ternura.)

Cuando el ser abominable ha callado, agotado, o concibiendo por fin de sí mismo un justo horror, el coche reposa un momento. Se sabe, por el olor, que hay alguien, en el otro extremo del departamento, que está comiendo una naranja. La madre, cada vez que levanta una nalga para descansar de la postura sentada, lo aprovecha para peer. (Tanto como esos hombres del campo español tienen, a toda edad, bastantes nobles las caras, tanto las mujeres están desprovistas: su semblante tiene la expresión estúpida de los ídolos de la Grecia arcaica.) Él, el reproductor tísico, durante diecisiete horas

il mâchonne un cure-dents, un de ces cure-dents dont sont prodigues les paniers de voyage espagnols, où ils comptent par malheur pour un plat. Parfois, de ces longues étendues de mutisme, il sort et il dit simplement: *Bueno*. On en conclut que tout ce temps il ruminait des choses, et qu'elles ont bien tourné puisqu'il est content de lui. *Bueno*, c'est ce que meuglent les boeufs, j'imagine, quand, après des heures de silencieuse tension cérébrale, ils ont enfin compris quelque-chose. Le repos du wagon n'est interrompu que par l'apparition d'un personnage à la barbe pas faite, à la mine patibulaire, le policier qui, avant de vous demander vos papiers, entr'ouvre son veston et vous montre son insigne, un "crachat" rayonnant, avec le même geste que le Sacré-Cœur quand, écartant son vêtement, il découvre un cœur irradié.

Mais, dans ce silence relatif, peu à peu on distingue de faibles piaulements, qu'on avait pris d'abord pour des grincements d'essieux. Toutes ces femmes ont des moineaux plein leurs poches de tabliers, avec le mouchoir par-dessus. Et dans le filet –outre un gamin qui y dort, et de qui vous rencontrez la jambe pendante, quand vous tournez la tête, – il y a des coqs, suspendus par les pattes, comme fut crucifié leur patron saint Pierre, à seule fin de les faire souffrir, et qui crient

mordisquea un palillo, uno de esos palillos de que son pródigas las cestas de viaje españolas, en las que por desgracia cuentan por un plato. A veces, de estas largas extensiones de mutismo, sale y dice llanamente: *Bueno*. Se concluye de ello que durante todo aquel tiempo él rumiaba cosas, y que han salido bien, puesto que está contento de sí. *Bueno*, es lo que mugen los bueyes, me imagino, cuando después de horas de silenciosa tensión cerebral, al fin han entendido algo. El reposo del coche sólo lo interrumpe la aparición de un personaje sin afeitar, de rostro patibulario, el policía que, antes de pedirle a uno la documentación, entreabre su chaqueta y le muestra su insignia, un "escupitajo" radiante, con el mismo ademán que el Sagrado Corazón cuando, al abrir su hábito, descubre un corazón irradiado.

Pero, en este silencio relativo, poco a poco se distinguen unos leves píos, que primero se habían tomado por unos chirridos de ejes. Todas esas mujeres tienen los bolsillos del delantal llenos de gorrones, con el pañuelo encima. Y en la redecilla –además de un rapaz que está durmiendo, y cuya pierna que pende encuentra uno al volver la cabeza,– hay gallos colgados de las patas, como fue crucificado su patrono san Pedro, con el único fin de hacerlos sufrir, y que gritan

à chaque station où l'on s'arrête, comme s'ils l'annonçaient, eux aussi, dans leur langue; des lapins qu'on assomme d'un coup de poing sur le crâne, de temps à autre, mais à demi seulement, pour que leur agonie puisse durer toute la nuit. Tout le train plein d'agonies d'animaux. A un gosse qui le torturait, la mère retire son moineau. On pense que c'est pour protéger la bestiole; mais la mère sait si bien "y faire" que l'oiseau, qui supportait en silence la cruauté inconsciente du gosse, dans les mains de la mère se met à crier. L'homme entretient des animaux domestiques sous prétexte d'utilité, mais en réalité pour pouvoir assouvir sur eux sa sauvagerie, légalement.

Mes chers confrères qui, le carnet de notes en main, demandez ses impressions de transe à l'Aïssaoua, et le faites répéter; qui les classez ensuite à la lettre A, puis les effacerez avec soin de la fiche quand elles auront "servi", je vous... eh bien non, je ne vous dis rien du tout: vous êtes ce que vous êtes et je suis ce que je suis. J'ai essayé, moi aussi, de prendre des notes. Mais il me sembla que je cessais d'être un viveur pour devenir un professionnel de quelque chose, que ma vie devenait un travail; or, je n'ai qu'horreur –une horreur toute méridionale– pour le travail, punition qu'Adam mérita peut-être,

en cada parada, como si también ellos la anunciasen en su lengua; conejos que matan de un puñetazo en el cráneo, de vez en cuando, pero a medias solamente, para que su agonía pueda durar toda la noche. Todo el tren lleno de agonías de animales. A un rapaz que lo torturaba, la madre le quita su gorrión. Se piensa que es para proteger el bicho; pero la madre siempre sabe tan bien "arreglárselas" que el pájaro, que soportaba en silencio la crueldad inconsciente del rapaz, en las manos de la madre en seguida se pone a gritar. El hombre sustenta animales domésticos so pretexto de utilidad, pero en realidad para poder saciar en ellos su salvajismo, legalmente.

Mis queridos colegas quienes, con el cuadernillo de notas en la mano, le piden al Aisaua sus impresiones de trance, y que repita; quienes las clasifican a continuación en la letra A, luego las borrarán con cuidado de la ficha cuando hayan "servido", les... pues no, no les digo nada de nada: son ustedes lo que son y soy yo lo que soy. Yo también traté de tomar apuntes. Pero me pareció que dejaba de ser un vividor para hacerme un profesional de algo, que mi vida se volvía un trabajo; ahora bien, no le tengo más que horror –un horror todo meridional– al trabajo, castigo que Adán mereció quizá,

mais non moi, qui ne vaux rien que dans le loisir. Et je recommençai joyeusement à gaspiller ma vie, en homme, et non plus en homme de lettres. Que m'importent mes scribouillages, qui mourront avant moi? Et que m'importe l'estime de mes semblables, je veux dire: de mes dissemblables? L'estime de ceux qu'on estime pas ne provoque en vous qu'une réaction: "En quoi donc ai-je été au-dessous de moi-même?"

Bref, je voudrais décrire aujourd'hui le visage de la bête féminine pour laquelle j'étais monté dans ce compartiment. Mais je l'ai oublié. Voici les traits de la bête qui me sont restés dans la mémoire.

Elle avait la chevelure poisseuse comme celle des Gitanes, et des marques de petite vérole, ce qui me *dit* assez, car je songe aux têtes des statues grecques mordues par un long séjour dans la mer. Les mouches, affolées par sa saleté puissante, tourbillonnaient autour d'elle. Elle étalait sur son tablier du pain et des morceaux de viande, qu'elle mangeait en les empoignant à deux mains, et moi, la devinant d'une stupidité divine, je pensais qu'elle allait, comme le Catoblépas, dévorer le bout de ses doigts sans s'en apercevoir. Ses doigts étaient si enduits de graisse de viande, que ses bagues glissaient: c'étaient de petites bagues avec des verroteries, d'une pauvreté incroyable, pareilles à celles qu'on

pero no yo, que no valgo nada sino en el ocio. Y volví alegremente a desperdiciar mi vida, como hombre, y ya no como hombre de letras. ¿Qué me importan mis garrapatos, que morirán antes que yo? Y ¿qué me importa la estima de mis semejantes, quiero decir: de mis desemejantes? La estima de aquellos a quienes no estima sólo provoca en uno una reacción: "Pero ¿en qué he estado por debajo de mí mismo?"

Total, que quisiera describir hoy la cara del animal femenino por el cual había subido a aquel departamento. Pero la he olvidado. He aquí los rasgos del animal que han permanecido en mi memoria.

Tenía la cabellera pegajosa como la de las Gitanas, y picaduras de viruelas, lo que me *dice* bastante pues pienso en las estatuas griegas mordidas por una larga estancia en el mar. Las moscas, enloquecidas por su suciedad potente, remolineaban en torno a ella. Exponía en su delantal pan y pedazos de carne, que iba comiendo agarrándolos con ambas manos, y yo, adivinando su divina estupidez, pensaba que iba, como el *Catoblepas*, a devorarse las yemas sin darse cuenta. Sus dedos resultaban tan untados de grasa de carne, que sus sortijas se escurrían: eran unas sortijitas con abalorios, de una pobreza increíble, parecidas a las que se

trouvait, du temps de mon enfance, dans le ventre de caniches en plâtre, après avoir crevé sous eux une membrane de papier; même l'une d'elle avait perdu sa verroterie, et c'est sinistre, n'est-ce pas, un chaton vide sur un doigt vivant de femme. Ses boucles d'oreilles étaient différentes l'une de l'autre, et différentes aussi ses jarretières. Souvent elle rabattait sa jupe, par un de ces réflexes de pudeur qui me font voir rouge. Elle buvait du lait à même un pot, et poussait une sorte de soupir-grognement, de plaisir, après chaque gorgée. Quand elle avait avalé une bouchée, elle renversait la tête, à la manière des poules qui viennent de boire, pour que cela descendît mieux. Et elle était si animale que je fus surpris, saisi, la première fois que je l'entendis parler.

Et, telle, elle me rappelait cette enfant du *campo* andalou, qui, venant rendre visite à sa mère, servante chez moi à Jerez, et n'ayant jamais vu d'escalier, monta celui de ma maison à quatre pattes.

Ai-je chanté son odeur? Son odeur était forte. C'était bien l'odeur même du fauve, celle qui vous frappe quand vous pénétrez dans les prisons de femmes; celle qui, sur le seuil de la grande salle de la fabrique de tabacs à Séville, m'avait arrêté un instant, me demandant si j'aurais l'héroïsme d'entrer. Rincée, poncée, récurée, épucée, elle eût été

encontraban en tiempos de mi niñez, en el vientre de perros de lanas de yeso, después de perforar bajo ellos una membrana de papel; incluso una de ellas había perdido su abalorio, y es siniestro, ¿verdad?, un engaste vacío en un dedo vivo de mujer. Sus pendientes eran diferentes uno de otro, y diferentes también sus ligas. A menudo bajaba su falda, por uno de esos reflejos de pudor que me ponen furioso. Bebía leche de una vasija, y daba una especie de suspiro-gruñido, de placer, después de cada trago. Cuando había tragado un bocado, echaba la cabeza para atrás, al estilo de las gallinas que acaban de beber, para que ello descendiese mejor. Era tan animal que quedé sorprendido, pasmado, cuando la oí hablar por primera vez.

Y, así, ella me recordaba aquella niña del campo andaluz, quien, como venía a visitar a su madre, sirvienta en mi casa de Jerez, y nunca había visto una escalera, subió la de mi casa a gatas.

¿He cantado su olor? Su olor era fuerte. Ya era el mismo olor de la fiera, el que le llama la atención a uno cuando penetra en las cárceles de mujeres; el que, en el umbral de la gran sala de la fábrica de tabacos en Sevilla, me había detenido un instante para preguntarme si tendría heroísmo para entrar. Enjuagada, apomazada, fregada, espulgada, hubiera sido

charmante, et si j'en croyais les avertissements de ma nature, remarquable dans le plaisir. Ce qui est agaçant, chez les femmes, c'est leur prétention à la raison. Qu'elles exagèrent leur animalité, elles ébauchent le surhumain. Ce que j'avais devant moi, dévorant sa viande, c'était la Chienne homérique, c'était Seketh, l'Egyptienne, la Lionne humaine et divine. C'était peut-être simplement Iphigénie, la vraie, qui rend si ridicules les Iphigénies à la chrétienne. Et je la contemplais avec poésie et avec religion, nuancées de crainte. Enfin, largement abreuvé de l'être adorable, j'aspirai après les premières, aux côtés de la duchesse sortant de son sac à main des bonbons, des épingle à cheveux, une bouteille d'eau de Cologne, une rose enveloppée de papier de soie; parmi les étrangers à chiqué, qui réclamant à l'hôtel une étiquette pour leur valise, si on l'a oubliée, parce que cela fait riche d'avoir des bagages bariolés. Mais la paresse me figea.

La stratégie ferroviaire et nocturne! Quand, à la tombée de la nuit, vous changez de place et vous installez à côté de l'objet, expliquant négligemment que c'est "pour être dans le sens de la marche", à moins que ce ne soit "pour être dans le sens contraire à la marche", raison plus délicate à donner. Quand vous attendez, parfois des heures, que l'objet s'endorme, vous demandant avec angoisse si

encantadora, y, si yo creyese las advertencias de mi naturaleza, notable en el placer. Lo irritante, en las mujeres, es su pretensión a la razón. Exageren su animalidad, esbozan lo sobrehumano. Lo que tenía ante mí, devorando su carne, era la Perra homérica, era Seketh⁷, la Egipciaca, la Leona humana y divina. Tal vez fuese simplemente Ifigenia, la verdadera, que hace tan ridículas a las Ifigenias a la cristiana. Y yo la contemplaba con poesía y con religión, matizadas de temor. Por fin, ampliamente abrevado del ser adorado, aspiré a los primeras, a los lados de la duquesa que saliera de su bolso caramelos, horquillas, una botella de agua de Colonia, una rosa envuelta con papel de seda; entre los extranjeros fachendones, que reclaman en el hotel una etiqueta para su maleta, si se ha olvidado, porque tener un equipaje abigarrado aparenta. Pero la pereza me paralizó.

;La estrategia ferroviaria y nocturna! Cuando, al atardecer, cambia uno de asiento y se instala al lado del objeto, explicando descuidadamente que es "para estar en el sentido de la marcha", a menos que sea "para estar en el sentido contrario a la marcha", razón más delicada de dar. Cuando espera uno, a veces durante horas, que el objeto se duerma, preguntándose con angustia si

⁷ No encontramos este nombre sino en el Dictionnaire des noms propres. Si en efecto es el de una diosa egipciaca, sin embargo viene escrito de manera diferente: "Sekhmet".

ce n'est pas un objet qui a la particularité de ne pouvoir dormir en chemin de fer. "Ma damnation éternelle pour me mettre dans le souffle de cet objet quand il dormira!" Puis l'objet succombe. Mais c'est un voyageur, maintenant, qui s'obstine, et on voudrait le poignarder pour fermer ces yeux qui seuls empêchent. Enfin ils se ferment. Alors, comme une section d'infanterie gagne du terrain, tantôt avançant par bonds, tantôt se planquant et faisant le mort, ainsi la main, sous la couverture, gagne avec circonspection du terrain. L'objet dort-il? Feint-il de dormir? Va-t-il faire un éclat? Va-t-il accepter, mais dans l'inconscience du sommeil? Ou avec un acquiescement muet? Devant vous dort le dragon maternel. A un mètre de vous. Mais dort-il vraiment, lui aussi? Impossible de voir ses yeux, la veilleuse du compartiment éteinte. Tandis que vous avancez vos affaires, d'une façon à laquelle, certes, on ne peut se méprendre, peut-être que le dragon vous regarde tranquillement, et n'attend que l'instant de flagrance maxima pour ameuter le wagon, vous faire arrêter...

La main de l'objet endormi, tenue, caressée toute une nuit. Son visage bâisé, tandis que nous avons laissé tomber notre mouchoir, pour expliquer, le cas échéant, pourquoi nous nous baissions à ce point. Notre face perdue dans ses cheveux, comme la tête du cheval

no es un objeto que tiene la particularidad de no poder dormir en ferrocarril.
"-Mi condenación eterna por beber el hálito de este objeto cuando duerma!"
Luego el objeto sucumbe. Pero ahora se obstina un viajero, y quisiera uno apuñalarlo para cerrar esos ojos que sólo obstaculizan. Por fin se cierran. Entonces, como gana terreno una sección de infantería, unas veces avanzando a saltos, otras veces escondiéndose y haciéndose el muerto, así la mano, bajo la manta, gana terreno con circunspección. ¿Está durmiendo el objeto? ¿Finge dormir? ¿Armará un escándalo? ¿Aceptará, pero en la inconsciencia del sueño? ¿O con consentimiento mudo? Ante uno duerme el dragón materno. A un metro. Pero ¿duerme verdaderamente también? Imposible ver sus ojos, con la lamparilla del departamento apagada. Mientras adelanta uno en su negocio, de una manera en la que, eso sí, nadie puede equivocarse, quizás el dragón lo esté mirando tranquilamente, y sólo espere el instante de máxima flagrancia para alborotar el coche, mandarlo detener...

La mano del objeto dormido, cogida, acariciada toda una noche. Su cara besada, mientras hemos dejado caer nuestro pañuelo, para explicar, si llega el caso, por qué nos bajábamos hasta tal punto. Nuestra faz perdida entre sus cabellos, como la cabeza del caballo

dans sa musette. Ecétera. Au milieu de six voyageurs, dont on n'a jamais su tout à fait si, eux aussi, ils dormaient ou faisaient ceux qui. Cette peur, cette audace, cette prudence, ce délice. Ah, quelle joie insensée! Il y a de quoi en devenir fou de plaisir. Souvent l'alcôve, demain, paraîtra fade à côté de cela. Et ce regard, l'aube levée, qu'on pose sur l'objet, à la dérobée, pour apprendre si on fut seul ou deux. Objet charmant, parfois vos cernes m'ont parlé, et votre affectation de m'ignorer tandis que je remontais une vitre, arrangeais une place, enfin témoignais à votre chère mère mille égards qui lui étaient bien dus. Et, dans mon âme toujours paternelle, je me réjouissais d'avoir collaboré, par mes modestes moyens, à ce que ce soit un adage vraiment vrai, que les voyages forment la jeunesse.

Des glaces aux fenêtres, des signaux d'alarme, des water-closets dans les troisièmes... étonnantes de confort, ces trains! Et des attentions! Sur la porte des cabinets, une plaque d'email: "Poussez!", plus fraternelle, toutefois, que décente. On voyait bien que nous approchions de cette Catalogne dont les grèves, les campagnes électorales et les assassinats politiques ont fait la lumière des Espagnes. Aux stations on ne vendait plus de l'eau fraîche mais des

en su morral. Etcétera. En medio de seis viajeros de quienes nunca se ha sabido completamente si dormían también o simulaban. Este miedo, esta audacia, esta prudencia, esta delicia. ¡Ah!, ¡qué gozo más insensato! Es para volverse loco de placer. A menudo la alcoba, mañana, parecerá sosa en comparación con esto. Y esta mirada, rayada el alba, que se echa al objeto, a hurtadillas, para enterarse de si estuvo uno solo o si fueron dos. Objeto encantador, a veces tus ojeras me han hablado, y tu afectación me ignoraba mientras yo levantaba un cristal, arreglaba un asiento, por fin manifestaba a tu querida madre mil miramientos que bien se le debían. Y en mi alma siempre paterna, me alegraba haber colaborado, por mis modestos medios, a que sea un adagio verdaderamente verdadero, el que los viajes forman a la juventud.

Vidrios en las ventanillas, señales de alarma, retretes en los terceras... ¡asombrosos de comodidad, estos trenes! ¡Y unas atenciones! En la puerta del excusado, una placa de esmalte: "¡Empuje!", más fraternal, no obstante, que decente. Bien se veía que nos acercábamos a esa Cataluña cuyas huelgas, campañas electorales y asesinatos políticos han hecho la luz de las Españas. En las estaciones no vendían ya agua fresca sino

journaux. Changement symbolique. Non plus l'eau, ce dernier recours après toutes les souffrances morales, celle qui est bonne dans la bouche, sur le corps, sur les tempes, celle qu'on mêle toujours dans l'esprit à l'image de l'être aimé, celle dont on mouille le mouchoir qu'on met sur l'oeil du cheval de taureaux, pour alléger sa dernière heure, –mais des journaux, salissure des mains, de l'intelligence et de l'âme: ces choses qui, paraissant le matin, prolongent la nuit par leurs ténèbres.

Les voyageurs ne portaient plus un oiseau dans une cage, un oeillet à l'oreille, ils ne descendaient plus à chaque arrêt pour vous envoyer en parlant, une fois remontés, l'odeur du petit verre de manzanilla qu'ils venaient de boire, tiré d'une bouteille portant sur sa carte l'image du Sacré-Coeur ou de l'Immaculée Conception, ce qui vous permet, n'est-ce pas, d'y aller carrément. (Et il est classique qu'en Andalousie, si c'est un voyageur de première qui est descendu boire, le train attende qu'il ait fini pour repartir.) C'étaient à présent des primaires binoclards, le groin dans leurs feuilles, y bâfrant du mensonge, faisant leur plein de bêtise et de "sérieux" pour toute la journée. La langue n'était plus le babil mellifluent ou, si vous voulez, le margouillis des Andalous, mais une langue dure, aigre, sifflante, qui me mettait dans une

periódicos. Cambio simbólico. No ya el agua, ese último recurso después de todos los sufrimientos morales, la que es buena en la boca, sobre el cuerpo, en las sienes, la que se mezcla siempre en la mente con la imagen del ser amado, aquella con que se moja el pañuelo que se pone sobre el ojo del caballo de toros, para aliviar su última hora, –sino periódicos, suciedad de las manos, de la inteligencia y del alma: esas cosas que se publican por la mañana y prolongan la noche con sus tinieblas.

Los viajeros ya no llevaban un pájaro en una jaula, un clavel detrás de la oreja, ya no se apeaban a cada parada para enviarle a uno hablando, en cuanto habían vuelto a subir, el olor de la copita de manzanilla que acababan de beber, sacada de una botella que llevaba en su etiqueta la imagen del Sagrado Corazón o de la Inmaculada Concepción, lo que le permite a uno, verdad, lanzarse resueltamente. (Y es clásico que en Andalucía, si es un viajero de primera el que se ha apeado a beber, el tren espere a que haya acabado para volver a marchar.) Eran ahora unos primarios gafudos⁸, con la jeta en sus hojas, que se atracaban en ellas de mentiras, se empapaban de tontería y de "seriedad" para todo el día. La lengua ya no era la cháchara melifluyente o, si queréis, el atascadero de los Andaluces, sino una lengua dura, agria, silbante, que me hacía entrar en una

⁸ Existe en la lengua argótica: está en el Diccionario de argot español y en otro Diccionario de Argot (Véanse respectivamente LEON, 1986 y OLIVER, 1987), "gafudo = que usa gafas".

espèce de fureur physique: imaginez de l'allemand parlé avec l'accent américain. Peut-être, hélas, n'en faut-il pas plus que cette exaspération causée par son accent pour mettre entre une race et vous une barrière éternelle...

A seulement entendre, pour la première fois en Espagne les rires stupides, les rires vaginaux des grues, gibier de *gradas* aux arènes, –des grues avec un air pauvre, comme elles doivent être à Quimper ou à Besançon; et je suis obsédé par l'envie de jeter leur sacs à main par la portière,— on eût deviné, les yeux fermés, qu'on était dans le train de Barcelone, ville dont le voisinage de la France a fait une ville de grues, comme le protectorat de la France a fait de l'empire chérifien l'empire "chéri, viens!". A mesure qu'on approchait de Barcelone, on voyait une campagne industrielle, des villas "coquettes", des autos sur les routes, et même —spectacle d'une modernité inouïe, quasi incroyable en Espagne— une jeune fille à bicyclette! Dans le train, les gens de la campagne, si bruyants tantôt, si farauds, maintenant la bouclaient, se sentant tout petits, comprenant que leur heure était passée. Les visages s'éclairaient, les endormis se réveillaient, les gens allaient regarder aux portières. A trente kilomètres de distance, la capitale envoyait son fluide,

especie de furor físico: imaginad alemán hablado con acento americano. Quizá, por desgracia, no hace más falta que esa exasperación causada por su acento para asentar entre una raza y uno una barrera eterna...

Con sólo oír, por primera vez en España, las risas estúpidas, las risas vaginales de las zorras, caza de gradas en las plazas de toros, —zorras con aire pobre, como deben de ser en Quimper o en Besanzón; y me obsesionan las ganas de tirar sus bolsos por la portezuela,— se hubiera adivinado, cerrados los ojos, que se estaba en el tren de Barcelona, ciudad cuya vecindad con Francia la ha hecho ciudad de zorras, como el protectorado de Francia ha hecho del imperio *chériefien* (jerifiano) el imperio "*chéri, viens!*" (¡ven, querido!). A medida que se acercaba Barcelona, se veían un campo industrial, chalés coquetones, autos en las carreteras e incluso —espectáculo de una modernidad inaudita, casi increíble en España— ¡una chica en bicicleta! En el tren, la gente del campo, tan ruidosa hacía poco, tan presumida, ahora cerraba el pico, se sentía pequeñísima, entendía que su tiempo había pasado. Las caras se iluminaban, los dormidos se despertaban, la gente iba a mirar por las portezuelas. A treinta kilómetros de distancia, la capital enviaba su fluido,

et tous, sortis d'eux-mêmes, de la crasse des villes-sépulcres de province ou de l'abrutissement des champs, laissaient éclater de tout leur être, sans le vouloir, leur cri d'excitation et d'espérance: "Enfin, quelque chose de coupable!"

Bientôt nous entrâmes dans Barcelone. Les Groupements ouvriers, les Centres républicains, les Fraternités républicaines, les Associations démocratiques, les Cercles de l'Union libérale, les Maisons du Peuple, les Athénées, pour l'instruction intégrale des deux sexes répandaient sur les braves prolétaires des torrents de vérités et de mensonges. La presse d'information, les agences de nouvelles, les bureaux de publicité, le télégraphe, le téléphone, la radio, toutes les grandes voix de la cité travaillaient ferme à faire le silence sur le dernier scandale du jour.

Ah! Catalogne, Catalogne, hantée par le Nord, toi que je n'aime pas et que j'aime...

y todos, salidos de sí mismos, de la mugre de las ciudades-sepulcros de las provincias o del embrutecimiento del campo, dejaban estallar de todo su ser, sin quererlo, su grito de excitación y de esperanza: "Por fin, ¡algo culpable!"

Pronto entramos en Barcelona. Las Agrupaciones de obreros, los Centros republicanos, las Hermandades republicanas, las Asociaciones democráticas, los Círculos de la Unión liberal, las Casas del Pueblo, los Ateneos para la instrucción íntegra de ambos sexos derramaban sobre los buenos proletarios torrentes de verdades y de mentiras. La prensa informativa, las agencias de noticias, las oficinas de publicidad, el telégrafo, el teléfono, la radio, todas las grandes voces de la urbe trabajaban mucho para silenciar el último escándalo del día.

¡Ah! Cataluña, Cataluña, obsesionada por el Norte, tú a quien no quiero
y a quien quiero...

II

Le lendemain, mon pansement fait chez le docteur S., j'avais à tuer l'après-midi à Barcelone. Je ne voulais pas, en effet, y manquer la course du jour suivant. C'est un plaisir délectable, quand on vient de se trouver face à face avec un taureau, sans que rien vous sépare de lui, de se retrouver en un pareil face à face, une solide barrière entre vous deux: on sent monter en soi, à son égard, toutes les insolences qui viennent à l'esprit d'un homme au téléphone, et qui n'a qu'à raccrocher si on répond sur le même ton. Un autre plaisir est de séjourner dans une ville qu'au cours d'un premier séjour des gens vous ont "débrouillée", mais où cette fois vous ne vous faites pas reconnaître, et où vous êtes sans aucune sorte d'obligation.

Barcelone, quand je l'évoque, ce sont ces pavillons de fraîcheurs de la Rambla, où un barman, comme s'il jouait d'un instrument de musique, distribue les notes liquides, froides

II

Al otro día, puesto mi apósito en casa del doctor S., yo tenía que matar la tarde en Barcelona. No quería, en efecto, perder allí la corrida del día siguiente. Es un placer deleitoso, cuando acaba uno de encontrarse cara a cara con un toro, sin que nada lo separe de él, volver a encontrarse en semejante cara a cara, con una sólida barrera entre los dos: siente crecer en sí, para la bestia, cuantas insolencias le ocurren a un hombre que está telefoneando, y que no tiene más que colgar si le contestan en el mismo tono. Otro placer es pasar una temporada en una ciudad que durante una primera estancia unas personas le han "desembrollado", pero en que esta vez no se da uno a conocer, y en que está sin ninguna especie de obligación.

Barcelona, cuando la evoco, son esos pabellones de frescos de la Rambla, donde un barman, como si tocase un instrumento músico, distribuye las notas líquidas, frías

et chaudes, douces et emportantes, ce qui nous permettra de nous présenter devant le néant avec, à défaut d'autre bagage, une science assez convenable des boissons glacées.

D'un fauteuil sur la Rambla, embaumée par l'odeur des kiosques de fleurs, où je m'étais assis dans l'espoir que vînt s'installer devant moi une belle personne de qui je pusse contempler la descente de reins, je fus délogé par un bombardement de fientes d'oiseaux. Le conseil municipal, vendu aux bistrots, s'est ingénier à faire placer tous les bancs et sièges sous des arbres où nichent des nuées d'oiseaux affligés de diarrhée chronique; les flâneurs, mouchoir en main, d'abord luttent contre le blême arrosage, puis, de guerre lasse, vont s'asseoir aux terrasses des cafés. Pour moi, je finis par sauter dans un tramway vers le Paralelo.

Au sortir de ces villes étouffées et étouffantes, Madrid, étouffante de monarchie (province! province! et que la rusticité, pénètre de toutes parts), Tolède (cent beautés, cent bâillements), Grenade (la plus belle déception de la Méditerranée), Saragosse (un cri d'horreur), Séville elle-même (pourtant vraiment vive), une grande ville, enfin! la seule d'Espagne! La grande ville, l'endroit où on trouve ce qu'on cherche. La ville dépucelée, où rien n'étonne, où on n'est pas regardé, où il y a des gens qui savent ce que c'est que la

y calientes, suaves y arrebatantes, lo que nos permitirá presentarnos ante la nada con, a falta de otro caudal, una ciencia bastante conveniente de las bebidas heladas.

De un sillón en la Rambla, embalsamada por el olor de los quioscos de flores, en que me había sentado con la esperanza de que viniera a instalarse delante de mí una persona guapa cuya caída de cintura pudiese contemplar, me desalojó un bombardeo de excrementos de pájaros. El ayuntamiento, vendido a los bares, se ha dado maña para mandar que se coloquen todos los bancos y asientos bajo árboles en que anidan nubes de pájaros aquejados de diarrea crónica; los azotacalles, con el pañuelo en la mano, primero luchan contra el lívido riego, luego, hartos de lidiar, van a sentarse en las terrazas de los cafés. En cuanto a mí, acabé saltando en un tranvía hacia el Paralelo.

Al salir de aquellas ciudades sofocadas y sofocantes, Madrid sofocante de monarquía (¡provincias! ¡provincias! y que la rusticidad penetra por todas partes), Toledo (cien bellezas, cien bostezos), Granada (la más hermosa decepción del Mediterráneo), Zaragoza (un grito de horror), la misma Sevilla (con todo verdaderamente viva), una urbe, ¡por fin! ¡La única en España! La urbe, el lugar donde se encuentra lo buscado. La ciudad desvirgada, donde nada asombra, donde no le miran a uno, donde hay gente que sabe lo que⁹ es la

⁹ En francés: "ce que c'est ue (la vie)". Como no se trata de la forma simple "ce qu'est", este grupo complejo y redundante de puesta en relación marca una insistencia sobre la interrogación. En español, se reduce al grupo "lo que" y la insistencia no se puede traducir, sino oralmente, de manera enfática.

vie. La ville qui baisse les yeux, et vous les fait baisser; qui comprend à demi-mot. La ville où on ne vous laisse pas entrer à deux dans les cabines téléphoniques des bureaux de poste.

Oui, certes, quand on en a bien assez de la Castille et de l'Andalousie, à Barcelone on respire. Une ville pas collet monté. Une vieille ville, et où on ne sent pas la vieillesse, où tout au contraire est plus facile, plus pratique, plus moderne que nulle part ailleurs, où les choses agréables –rafraîchissements, autos, et je n'ai pas tout dit– viennent se poser dans vos mains. La ville de la Méditerranée où il y a le plus de façons de se glacer l'estomac. Une ville où les agents de police sont des généraux anglais*.

Une ville enfin –saluez, Messieurs,– où on aime la France. A preuve que la voie de son métro a le même écartement que celle du nôtre, tandis que le métro de Madrid a une voie plus étroite, par crainte de l'invasion.

Le Paralelo, appelé en langage noble *Calle del marquès del Duero*, est une grande avenue sans caractère, bordée, sur plusieurs centaines de mètres, de vastes cafés, de cinémas et de music-halls, et dominée à une extrémité par une église, à l'autre par les cinq cheminées monumentales d'une usine: double symbole,

* Je l'infère de leur uniforme.

vida. La ciudad que baja los ojos, y se los hace bajar a uno; que comprende con medias palabras. La ciudad en la que no dejan entrar dos en los locutorios de las oficinas de correos.

Eso sí, cuando está uno hartísimo de Castilla y de Andalucía, en Barcelona respira. Una ciudad nada encopetada. Una ciudad vieja, y donde no se siente la vejez, donde todo por el contrario es más fácil, más práctico, más moderno que en ninguna otra parte, en que las cosas agradables –refrescos, autos, y no lo digo todo– vienen a posarse en las manos de uno. La ciudad del Mediterráneo donde hay más modos de helarse el estómago. Una ciudad donde los policías son generales ingleses¹⁰. Una ciudad por fin –saluden, Señores,– donde se ama a Francia. Damos como prueba que la vía de su metro tiene el mismo ancho que el del nuestro, mientras que el metro de Madrid tiene una vía más estrecha, por temor a la invasión.

El Paralelo, llamado en lengua noble *Calle del Marqués del Duero*, es una gran avenida sin carácter, bordeada, en varios centenares de metros, por vastos cafés, por cines y por music-halls, y dominada en una extremidad por una iglesia, en la otra por las cinco chimeneas monumentales de una fábrica: doble símbolo,

¹⁰ Lo infiero de sus uniformes. (Nota del autor).

si on veut, de la Catalogne et de la Castille. Une sorte de foire permanente conspire pour reprendre aux ouvriers leur argent à mesure qu'ils le gagnent, et accroître, en même temps que s'accroissent leurs salaires, leurs dépenses. De la sorte, il peuvent bien travailler davantage, ils seront toujours aussi pauvres. Donc, on les tient toujours. Mais la douche écossaise du bagne de l'usine et des plaisirs intenses a promptement raison de son homme? Eh bien, qu'il crève! Un animal coûte, une machine coûte, mais un homme ne coûte rien. Dût-il crever, en augmentant à la fois sa production et sa consommation, on augmente la "richesse générale", ce qui permettra de prouver dans les journaux, avec statistique à l'appui, que la Catalogne, elle, au moins, n'est pas un pays de sauvages*.

Gracieuse population ouvrière! La saleté, la puanteur, la lourdeur et l'ivrognerie gauloises ne sont plus qu'un mauvais souvenir. D'aspect souvent sévère et un peu froid, réservés, peu aimés des gens des autres provinces qui les accusent d'être égoïstes et faiseurs, et auxquels ils répondent par un violent mépris ("Le Gallego est sale... Le Castillan est fier... L'aragonais est tête et stupide... L'Andalou est superficiel..."), ces hommes vivent au jour

* Je renvoie au livre de M. Jacques Valdour, *L'ouvrier espagnol*. Cette étude remarquable (malheureusement vieillie aujourd'hui) est nécessaire à qui veut connaître l'Espagne.

si se quiere, de Cataluña y de Castilla. Una especie de feria permanente conspira para quitarles a los obreros su dinero a medida que lo ganan, y aumentar, al mismo tiempo que aumentan sus salarios, sus gastos. De ese modo, ya pueden trabajar más, siempre serán tan pobres. Luego, siempre se les tiene a mano. ¡Pero la ducha caliente y fría del presidio de la fábrica y de los placeres intensos pronto vence al hombre? Pues, ¡que reviente! Un animal cuesta algo, una máquina cuesta algo, pero un hombre no cuesta nada. Aunque debiese reventar, aumentando a la vez su producción y su consumo, se aumenta la "riqueza general", lo que permitirá demostrar en los periódicos, con estadísticas en apoyo, que Cataluña, por lo menos, no es tierra de salvajes¹¹.

¡Garboso vecindario obrero! La suciedad, la hediondez, la pesadez y la embriaguez galas no son ya más que un mal recuerdo. De aspecto a menudo severo y un poco frío, reservados, poco amados por la gente de las demás provincias que los acusan de ser egoístas e intrigantes, y a la que contestan con violento desprecio ("El Gallego es sucio... El Castellano es altivo... El Aragonés es testarudo y estúpido... El Andaluz es superficial..."), estos hombres viven

¹¹ Remito al libro del Sr. Jacques Valdour, *El obrero español*. Este estudio notable (desgraciadamente anticuado hoy día) es necesario para cualquiera que desee conocer a España. (Nota del autor).

le jour, et surtout dehors, comme les peuples antiques, avec trois ou quatre meubles dans leur logement, qu'il n'ont nul souci d'orner, deux paires de draps qui alternent. Tout est pour l'habillement; aussi est-il exquis. C'est une jolie race, svelte, propre comme les quartiers où elle vit, coquette, avec la veste courte et la cotte de travail serrant la taille fine comme fait un boléro, avec les espadrilles qui prennent le pied en en laissant deviner le jeu vivant. Encore, avant de quitter l'atelier, mettent-ils d'ordinaire le complet de ville, et ces confections ont l'air de sortir de chez le tailleur, et pourtant coûtent bien moins cher qu'en France, où, quoique nous fassions, l'épaisseur de notre tournure nous empêche de bien porter le vêtement. En Espagne, comme en Italie, le costume a beaucoup plus d'importance que chez nous, et j'ai lu quelque part qu'un ingénieur français, directeur d'usine à Barcelone, assurait être accueilli avec plus de respect, et obéi avec plus d'empressement quand il se montrait dans ses ateliers avec des effets neufs ou du linge propre.

Les quartiers populaires du Paralelo ont un air de fête continual. Les cafés annoncent des *estupendos conciertos*; ces *stupéfiant concerts* sont à la charge de quatre musiciens; car, même ici, nous donnons pour un rien dans le style sublime: pas un appareil de vidage, dans les w.-c., qui ne porte une couronne

al día, y sobre todo fuera, como los pueblos antiguos, con tres o cuatro muebles en su vivienda, de cuya decoración no se preocupan en absoluto, dos pares de sábanas que alternan. Todo es para la ropa; por eso es exquisita. Es una raza bonita, esbelta, limpia como los barrios en que vive, coqueta, con la chaqueta corta y el mono ceñido como una torera, con las alpargatas que ajustan el pie dejando adivinar su juego vivo. Además, antes de marcharse del taller, se ponen de ordinario el traje de calle, y estas ropas hechas parecen salir de la sastrería, y sin embargo cuestan mucho menos que en Francia, donde, por más que hagamos, el espesor de nuestro porte nos impide llevar bien la ropa. En España, como en Italia, el traje tiene mucha más importancia que en nuestro país, y he leído en alguna parte que un ingeniero francés, director de fábrica en Barcelona, aseguraba que lo acogían con mayor respeto, y le obedecían con mayor diligencia cuando aparecía en sus talleres con ropa de estreno o limpia.

Los barrios populares del Paralelo tienen un aire de fiesta continuo. Los cafés anuncian *estupendos conciertos*; éstos corren a cargo de cuatro músicos; pues, incluso aquí, por nada nos damos al estilo sublime: ni un aparato de vaciamiento, en los retretes, que no lleve una corona

royale. Aux terrasses, on est attablé, devant un petit verre de vin blanc de deux sous, et les plus fraîches olives; on cause ou on joue aux cartes; les "psst" voltigent; de jeunes ouvriers, aux sons d'un piano mécanique, valsent, glissent, tournent, s'éloignent en valsant encore avec une grâce de mouvements qu'on ne retrouve qu'en Italie; mais dans les lignes du corps plus de grâce qu'en Italie. Voici, la raie de côté, bien nette, la nuque dégagée, les sourcils froncés légèrement, le profil fin et ferme, un jésuite passé maître dans la politique du monde, ou un jeune cardinal athée; et c'est un maçon, portant son déjeuner dans son mouchoir. Un autre, c'est l'Alexandre VI Borgia du Titien, qu'on rencontre à chaque pas en Espagne. Foule élégante et sensuelle, et qui n'est si coquette que parce qu'elle songe sans cesse au plaisir. Est-ce une conséquence de mon culte du Soleil? Je n'aime que le teint brun, et ce que je ne peux faire autrement que d'appeler *l'odeur du teint brun*, odeur, chaleur de jeunesse virulente, de jeunesse plus proche de la nature que la nôtre. Odeur de sexualité. Toute cette belle jeunesse est "affranchie". Ces ouvrières sont réputées pour être parmi les moins chastes d'Espagne. Ces apprentis font comprendre comment, à Athènes, le premier rang social put être donné à l'éphébie. Ces garçonnets, de qui la tête rase porte par-

real. En las terrazas, se está sentado a la mesa ante un vasillo de vino blanco de cuatro perras chicas, y las aceitunas más frescas; se charla o se juega a los naipes; los "chsss" revolotean; unos obreros jóvenes, al son de un organillo, valsan, resbalan, giran, se alejan valsando otra vez con una gracia de movimientos que no se vuelven a encontrar sino en Italia; pero en las líneas del cuerpo más gracia que en Italia. He aquí, con la raya al lado, muy nítida, con la nuca despejada, con el ceño fruncido levemente, de perfil fino e impenetrable, un jesuita que se ha doctorado en la política del mundo, o un joven cardenal ateo; y es un albañil que se lleva el almuerzo en el pañuelo. Otro, es Alejandro VI Borja del Ticiano, a quien se encuentra a cada paso en España. Muchedumbre elegante y sensual, y que no es tan coqueta sino porque piensa sin cesar en el placer. ¿Será una consecuencia de mi culto al Sol? Sólo me gusta la tez morena, y lo que no puedo menos de llamar el *olor de la tez morena*, olor, calor de juventud virulenta, de juventud más próxima a la naturaleza que la nuestra. Olor a sexualidad. Toda esta hermosa juventud está "emancipada". Estas obreras se reputan por estar entre las menos castas de España. Estos aprendices dan a entender cómo, en Atenas, el primer rango social pudo concederse a la efebía. Estos muchachitos, cuya cabeza rapada lleva por

devant un petit bourrelet de cheveux –ce qui est une des coiffures du gosse arabe,— dès l'âge le plus tendre jouent avec leur corps, ne le laissent jamais tranquille. Ces hommes, si vous les observez, ont une abondance de gestes, de regards, de propos, de graffiti, de blasphèmes obscènes qui nous rappellent qu'ici déjà coule le vieux sang oriental-sémité, toujours fouetté par l'obsession érotique. Et cependant de cette foule que surveille d'ailleurs un attentif service d'ordre (partout en Espagne, au Nord comme au Sud, la sécurité est plus grande qu'en France), se dégage une impression de correction et de distinction qui surprend le français. Et cela rappelle l'Orient, où la bonne tenue, la dignité, de la foule, un soir de Ramadan, alors pourtant qu'a sonné l'heure du désir, fait honte à nos foires de Neuilly. Espagne, Islam, c'est la même race, et c'est une *race noble*.

(Dans le tramway vers le Paralelo, comme il m'eût fallu faire la monnaie pour payer: "Vous êtes français? me demanda le contrôleur. Alors, ça va bien." La même politesse avait été faite, deux années auparavant, à un mien serviteur, qui me l'avait rapporté. Mais peut-être nous prenait-on pour des Français insoumis, ce qui est la meilleure façon de se faire bien voir des catalans.)

En France, je ne vais pas au music-hall.

delante un cojinete de cabellos –lo que es uno de los peinados del chico árabe,— desde la más tierna edad juegan con su cuerpo, no lo dejan nunca tranquilo. Estos hombres, si los observa uno, tienen una abundancia de ademanes, de miradas, de dichos, de graffiti, de blasfemias obscenas que nos recuerdan que aquí ya corre la vieja sangre oriental-semita, siempre fustigada por la obsesión erótica. Y sin embargo de esta muchedumbre, a la que vigila además un atento servicio de orden (en todas partes en España, tanto en el norte como en el sur, la seguridad es mayor que en Francia), se desprende una impresión de corrección y de distinción que asombra al francés. Y ello recuerda a Oriente, donde los buenos modales, la dignidad de la muchedumbre, por una noche de Ramadán, mientras que sin embargo ha llegado la hora del deseo, avergüenzan a nuestras ferias de Neuilly. España, Islam, es la misma raza, y es una *raza noble*.

(En el tranvía hacia el Paralelo, como yo hube de pedir dinero suelto para pagar: "¿Es usted francés? me preguntó el revisor. Entonces, está bien." Habían hecho la misma cortesía, dos años antes, con un servidor mío, quien me lo había contado. Pero quizás nos tomasen por unos franceses insumisos, lo que es el mejor modo para hacerse ver bien de los catalanes.)

En Francia, no voy al music-hall.

Et que fait-on au juste dans une "boîte de nuit"? A trente ans, je n'y ai jamais mis les pieds, et je ne suis pas près de commencer. Les femmes à peau blafarde, et particulièrement les Parisiennes, qui doivent se faire de faux yeux, une fausse bouche, un faux teint, tout faux, afin de pouvoir plaire, ne me cause qu'agacement et nausée. Mais, sitôt entré dans la zone méditerranéenne, je renais au féminin. Beaucairoises taillées à coups de hache, couvertes de dentelles noires; Sarrasine de Ramatuelle; Cettoises aux coiffes battantes comme celles de nos soeurs de charité; Niçoises, du grec *niké*, une bien jolie étymologie, surtout pour qui connaît l'argot du rivage nord-africain; Arlésiennes si pures à côté de vos mâles sans caractère; "petites" de Toulon, parfois toutes grecques de type, êtes-vous bien du même sexe que les Françaises? Mais vous n'êtes pas des Françaises. Et devant vous, toute honte bue, je ne suis plus qu'un commis voyageur ou un sous-off' qui court le jupon. Je vous aime sans avoir trop le sentiment de m'abaisser.

Pourtant, quand je fus sur le Paralelo, je sacrifiai d'abord quelques minutes aux pensées élevées. Je me trouvais pour la première fois à Barcelone depuis un entretien que j'avais eu à Madrid avec Enrique Fernández Arbós, le chef d'orchestre, et des souvenirs qu'il m'avait racontés me revenaient.

Y ¿qué hacen exactamente en un "club de noche"? A los treinta años, nunca he pisado uno, y no estoy para empezar. Las mujeres de piel lívida, y particularmente las parisientes, quienes tienen que hacerse ojos postizos, una boca postiza, una tez postiza, todo postizo, con el fin de poder agradar, no me causan sino molestia y náusea. Pero, apenas entrado en la zona mediterránea, renazco por lo femenino. Beaucaires talladas a hachazos, cubiertas con encajes negros; Sarracenas de Ramatuelle; Clettes de las cofias tamboleantes como las de nuestras hermanas de la Caridad; Nizardas¹², del griego *niké*, una muy bonita etimología, sobre todo para quien conoce el argot de la ribera norteafricana; Arlesianas tan puras en comparación con vuestros machos sin carácter; "gachís" de Tolón, a veces todas Griegas de tipo, ¿sois verdaderamente del mismo sexo que las Francesas? Pero no sois Francesas. Y ante vosotras, sin vergüenza alguna, ya no soy sino un viajante de comercio o un suboficial amigo de las faldas. Os quiero sin que demasiado me parezca que me rebajo.

Sin embargo, cuando estuve en el Paralelo, sacrificué primero unos minutos a los pensamientos elevados. Me encontraba por primera vez en Barcelona desde una conversación que había tenido en Madrid con Enrique Fernández Arbós, el director de orquesta, y unos recuerdos que me había contado me venían a la memoria.

¹² "Nizardo": adj. y s. De Niza. (V. MOLINER 1966).

En Aragon –où le peuple a pourtant la réputation d'être un des plus *brutos* d'Espagne,— un jour qu'à Saragosse il avait joué du Bach et du Wagner, un paysan, un homme en blouse, lui dit: "Donnez-moi la main. Je ne sais pas parler. Mais si jamais vous avez des ennuis, écrivez-moi. Et tout l'Aragon donnerait son sang pour vous." Une autre fois, à Alicante où il va donner un concert, des garçons de dix-sept à dix-huit ans l'abordent: "Nous avons fait des kilomètres à pied pour venir au concert, et ce soir, le concert fini, nous nous en retournerons de la même façon, pour être au travail demain matin." Et il me parle de ce soir où ici, dans un music-hall du Paralelo, il joua du Beethoven pour les ouvriers invités par lui. "D'abord ils écoutaient, leurs casquettes enfoncées sur les yeux, et fumant. Et peu à peu, de l'autre côté, des musiciens, dans l'atmosphère bleue déjà de fumée, je voyais qu'on retirait les casquettes, une à une, et que les cigarettes éteintes n'étaient pas remplacées..."

J'entre dans un music-hall. Celui-là même devant lequel, à seize ans, je restai planté peut-être une demi-heure, n'osant entrer, tant j'étais bête, attendant qu'y entrât quelqu'un de tournure un peu bourgeoise, qui me rassurât, dans ma crainte que l'intérieur ne fût rempli de femmes nues qui vinssent s'asseoir sur mes genoux, et auxquelles je ne

En Aragón –donde el pueblo tiene con todo la reputación de ser uno de los más Brutos de España,— un día en que en Zaragoza había interpretado Bach y Wagner, un campesino, un hombre en blusa, le dijo: "Deme la mano. No sé hablar. Pero si algún día tiene molestias, escríbame. Y todo Aragón brindaría su sangre por usted." Otra vez, en Alicante donde va a dar un concierto, unos mozos de diecisiete o dieciocho años lo abordan: "Hemos recorrido veinte kilómetros a pie para venir al concierto, y esta noche, acabado el concierto, regresaremos del mismo modo, para estar en el trabajo mañana por la mañana." Y me habla de aquella noche en que aquí, en un music-hall del Paralelo, interpretó Beethoven para los obreros invitados por él. "Primero escuchaban, con las gorras caladas sobre los ojos, y fumando. Y poco a poco, del otro lado de los músicos, en la atmósfera azulada ya por el humo, yo veía que se quitaban las gorras, una a una, y que los cigarrillos apagados no se remplazaban..."

Entro en un music-hall. Aquél mismo delante del cual, a los dieciseis años, quedé plantado durante quizá media hora, sin atreverme a entrar, tan bobo era, esperando a que entrase alguien de aspecto algo burgués, que me tranquilizase, en mi temor a que el interior estuviese lleno de mujeres desnudas que viniesen a sentarse en mis rodillas, y a quienes ni siquiera

saurais seulement dire un mot, ne connaissant alors du castillan que les termes tauromachiques. Trois heures. C'est l'heure où, à Madrid, des messieurs en grand deuil regardent avec attendrissement le cigare qu'ils viennent d'acheter. Ici aussi, tout en jouant, les musiciens de l'orchestre fument. Mettons-nous du côté des cuivres: ça nous prend davantage sur les nerfs. Devant la salle aux trois quarts vide, les petites débutantes viennent chanter chacune son couplet. La rampe n'est même pas allumée; mais le soleil, par une fenêtre haute, descend leur farder le visage. On n'annonce pas leurs noms; une main, sortant de la coulisse, présente une ardoise qui porte à la craie le titre de la chanson. Combien en défile-t-il ainsi, qui font leurs trois petits tours et puis s'en vont, avec toujours quelque chose de manqué et de gentil? Vingt-cinq au moins. Elles sont vraiment jeunes, la plupart n'ont aucune voix, plusieurs sont touchantes de médiocrité. C'est surtout quand elles se mettent à chanter faux que j'ai envie de les embrasser. J'aime voir, en rose, sur leurs jambes nues, la marque laissée par leurs jarretières. J'aime leurs gestes artificiels, leurs petits balancements de hanches fictives, leurs visages sans fard et qui sont des visages tristes, aux yeux qui ne s'éclairent pas (on ne leur a même pas appris à sourire), ou qui s'éclairent brusquement

sabría decirles una palabra, puesto que entonces no conocía más del castellano que los términos tauromáquicos. Las tres. Es la hora en que, en Madrid, señores de luto riguroso miran con enternecimiento el puro que acaban de comprar. Aquí también, mientras tocan, los músicos de la orquesta fuman. Pongámonos del lado de los cobres: se nos agarra más a los nervios. Ante la sala en gran parte vacía, las principiantas acaban de cantar sendas coplas. La batería de luces ni siquiera está encendida; pero el sol, por una ventana alta, baja a maquillarles el rostro. No se anuncian sus nombres; una mano, asomando de los entre bastidores, presenta una pizarra que lleva en tiza el título de la canción. ¿Cuántas desfilan así, que dan sus tres vueltecitas y se van, siempre con algo fracasado y simpático? Veinticinco por lo menos. Son verdaderamente jóvenes, la mayor parte no tienen ninguna voz, muchas son commovedoras de mediocridad. Sobre todo cuando se ponen a desentonar me entran ganas de besarlas. Me gusta ver, de color rosa, en sus piernas desnudas, la marca dejada por sus ligas. Me gustan sus ademanes artificiales, sus contoneítos de caderas ficticias, sus rostros sin maquillaje y que son rostros tristes, de ojos que no se alumbran (ni siquiera se les ha enseñado a sonreír), o que se alumbran repentinamente

quand elles ont découvert dans la salle leur ami, puis retombent tout de suite à l'attention et à l'effort. Et elles miment tous les appels à tous les embarquements, devant trente mâles qui causent entre eux sans les regarder, et dans le bruit des fauteuils automatiques qui claquent en se relevant, car les spectateurs essayent une, deux places avant de s'asseoir.

On réservait pour la salle vide les petites sardines. A mesure qu'elle se peuple, les chanteuses qui défilent arborent de plus en plus d'appas. Et puis ces dames ont maintenant des dents d'or. Enfin, la rampe s'allume. J'imagine que ce doit être un objet de folles convoitises, jalousies etc., d' "avoir la rampe" ou non. Autour de moi, les hommes, tous rasés et imberbes, si propres et de traits si peu vulgaires que, n'étaient leur "bleus", on ne se douterait pas que ce sont des ouvriers.

Leur tour de chant fini, les demoiselles montent dans un balcon qui, au premier étage, fait le tour de la salle. Elles y jacassent agréablement, ou y ont leurs nerfs, spectacle plus agréable encore. Les unes sont du genre volaille, les autres du genre petite singesse, qui me goûte (*me gusta*) davantage. Certain soir, je vis là-haut une des petites, la pauvre, qui s'était endormie. Elle avait l'air tellement abruti que je me mis à la désirer.

cuando ellas han descubierto en la sala a su amigo, luego vuelven enseguida a caer en la atención y el esfuerzo. Y ellas remedan todas las llamadas a todos los embarcos, ante treinta machos que charlan entre ellos sin mirarlas, y en el ruido de las butacas automáticas que golpean al levantarse, porque los espectadores prueban uno, dos asientos antes de sentarse.

Se reservaban las sardinillas para la sala vacía. A medida que se puebla, las cantantes que desfilan lucen cada vez más atractivos. Y además esas damas ahora tienen dientes de oro. Por fin, la batería de luces se enciende. Imagino que debe de ser un objeto de locas codicias, celos, etc., lo de "tener la batería" o no. Alrededor mío, los hombres, todos afeitados o imberbes, tan aseados y de facciones tan poco vulgares que, si no fuera por sus "monos", no se sospecharía que son obreros.

Acabada su actuación, las señoritas suben a un balcón que, en el primer piso, da la vuelta a la sala. Allí cotorrean agradablemente, o están con sus nervios, espectáculo más agradable aún. Las unas son de tipo ave de corral, las otras de tipo miquita, que me gusta más. Alguna noche, vi allí arriba a una de las gachís, pobrecita, que se había dormido. Parecía tan embrutecida que me puse a desearla.

Après l'entr'acte, c'est au tour des vedettes. Chacune apporte, dans les concerts où elle passe, son décor d'étoffe avec son nom brodé en grandes lettres d'or. Privilège de son rang éminent.

Le castillan, langue rauque, est plein d'affaissements de douceur, qui tiennent leur prix de ces aspérités: les lacs de montagnes sont les plus beaux. Nul parler ... la fois si noble et si gentil. Avec ces personnes sérieuses, Madeleines qui portent un crucifix de brillants entre leurs tétons coupables, voici le blème où la voix se fond, la langue humide, pleine de voluptés, qu'on voit apparaître dans l'acte de dire (et on connaît ainsi celles qui ont la digestion un peu difficile), le jeu de la salive: toute la bouche devenue quelque chose de très important, de principal, comme un second sexe; et puis les ongles, trop polis pour être honnêtes, la lumière et l'ombre alternatives des yeux, le suçon sur le cou, les cernes et les méplats du plaisir dans le visage empâté et jeune, la face éclairée de ce fard espagnol qui est brillant et les fait luire comme des pommes, le corps classique tel que l'aiment les hommes, le coussin d'amour avec ses molesses et ses bourrelets. Et c'est Carmen Rosique.

La face vieillit brusquement quand apparaît une autre femme. L'amant, à mon côté, regarde par terre; j'entends le petit bruit

Después del entreacto, les toca a las estrellas. Cada una trae, en los conciertos en los que representa, su decorado de tela con su nombre bordado en grandes letras de oro. Privilegio de su rango eminent.

El castellano, lengua ronca, está lleno de hundimientos de suavidad, cuyo precio proviene de estas asperezas: los lagos de las montañas son los más hermosos. Ningún hablar a la vez tan noble y tan amable. Con esas personas serias, Magdalenas que llevan un crucifijo de brillantes entre sus tetas culpables, he aquí el ceceo en que se derrite la voz, la lengua húmeda, llena de voluptuosidades, que se ve aparecer en el acto de decir (y se conoce así a las que tienen la digestión un poco difícil), el juego de la saliva: toda la boca que se ha vuelto algo importantísimo, principal, como un segundo sexo; luego las uñas, demasiado pulidas para ser honestas, la luz y la sombra alternativas de los ojos, el chupendo en el cuello, las ojeras y los planos del placer en el rostro abogatado y joven, la cara alumbrada por ese maquillaje español que es brillante y las hace relucir como unas manzanas, el cuerpo clásico tal como les gusta a los hombres, el cojín de amor con sus blanduras y sus roscas. Y ahora es Carmen Rosique.

La faz envejece repentinamente cuando aparece otra mujer. El amante, a mi lado, mira hacia abajo; oigo el ruidito

de ses lèvres qu'il humecte, dans la souffrance de la voir ainsi exposée.

Et Conchita Garzon, aux yeux bridés, pleins d'esprit, ce qui est peut-être leur mensonge. Et Emilia Domingo, charmante. Et toutes ces étoiles ne sont devenues étoiles que parce qu'elles ont trouvé le grand secret de leur art: celui de faire croire qu'elles s'amusent, et peut-être de s'amuser. Ces enfants tristes du début n'ont rien à voir avec la scène. Au lit, petites enfants, au lit, –où l'homme, plus triste que vous-mêmes, se console à vous consoler.

Quelquefois la chansonnette est hachée par les exclamations, encouragements, réflexions d'un spectateur en verve, qui lui tresse un véritable commentaire lyrique, où à l'occasion les rosseries ne manquent pas. Ils ont souvent pour effet de réveiller la chanteuse, comme les banderilles réveillent un taureau qui s'endormait. Je vis une fois un spectateur d'un certain âge crier à une chanteuse: "Un peu de feu, que diable! *Eso es bailar!*" Et, se levant, il se mit à se trémousser. En France, où toute personne qui monte sur une scène devient sacrée, on ferait mieux d'imiter parfois le barbon espagnol. J'aimerais voir la tête de nos sottes nationales, si, d'un fauteuil d'orchestre, un monsieur se levait pour leur dire leurs vérités.

de sus labios que humedece, en el sufrimiento de verla así expuesta.

Y Conchita Garzón, de ojos oblicuos, llenos de ingenio, lo que es quizá la mentira de ellos. Y Emilia Domingo, encantadora. Y todas estas estrellas no se han vuelto estrellas sino porque han encontrado el gran secreto de su arte: el de dar a creer que se divierten, y quizá de divertirse. Aquellas niñas tristes del principio no tienen nada que ver con la escena. A la cama, niñitas, a la cama, – en la que el hombre, más triste que vosotras mismas, se consuela al consolaros.

A veces la cancioncilla la entrecortan las exclamaciones, los estímulos, las reflexiones de un espectador inspirado, quien le teje un verdadero comentario lírico, en que si se tercia no faltan las impertinencias. Tienen a menudo como efecto el de despertar a la cantante, como las banderillas despiertan a un toro que iba durmiéndose. Vi una vez a un espectador de cierta edad gritarle a una cantante: "¡Un poco de fuego, demonios! Mire, ¡eso es bailar!"¹³ Y, levantándose, se puso a menearse. En Francia, donde toda persona que sube a la escena se vuelve sagrada, sería mejor que a veces se imitara al vejancón español. Me gustaría ver la cara de nuestras bobas nacionales, si, de una butaca de patio, un señor se levantase para decirles sus verdades.

¹³ En la versión original, esta exclamación aparece dos veces seguidas: primero en francés, luego en castellano.

Il y a un romance fameux du romancero espagnol, où un chevalier, surpris par l'orage, cherche refuge sous un chêne. "Sur la branche la plus haute, il vit que se tenait une petite infante." Au haut de l'arbre symbolique qui figure les destinées de l'Espagne, il y a aujourd'hui, comme hier, une figure de femme. Tandis que l'idéal de féminité traverse une crise dans l'Europe qui a fait la guerre –la mode des cheveux courts, des hanches étroites, le genre "garçonne" témoignent que la femme, se sentant menacée, cherche inconsciemment à ressembler à l'éphèbe; à quoi les théories des psychologues et des écrivains, le sport, et les moeurs même la poussent assez,— l'Espagne reste fidèle à l'idéal du XIX^e siècle. Et le culte de la femme, non pas en tant que mère ni épouse, mais bien en tant que femme et dans ce qu'elle a de plus féminin, étonne l'étranger et le charme du même charme vieillot qu'ont les équipages noirs, les couvents roses, les villes où, "sous peine d'amende, il est interdit de blasphémer".

Ah! on ne voit pas, mais pas du tout, la petite infante de Castille inscrite à Fémina-Sports et courant le 83 mètres haies. Il y a vraiment incompatibilité. Ces femmes des music-halls et des maisons de danses, quand elles étendent le bras, on remarque l'hyperextension des bras par faiblesse du muscle (Isadora Duncan, pour la même raison, était

Hay un romance famoso del romancero español, en que un caballero, sorprendido por la tempestad, busca refugio bajo un roble. "En la rama más alta, vio que se estaba una infantita". En lo alto del árbol simbólico que figura los destinos de España, hay hoy día, como ayer, una figura de mujer. Mientras que el ideal de feminidad está atravesando una crisis en la Europa que ha hecho la guerra, —la moda del pelo corto, de las caderas estrechas, el tipo "garçonne" atestiguan que la mujer, como se siente amenazada, trata inconscientemente de parecerse al efebo; a lo que las teorías de los psicólogos y de los escritores, el deporte, y las mismas costumbres la incitan bastante,— España queda fiel al ideal del siglo XIX. Y el culto a la mujer, no como madre ni esposa, sino más bien como mujer y en lo más femenino que tiene, sorprende al extranjero y lo encanta con el mismo encanto anticuado que tienen los equipajes negros, los conventos rosas, las ciudades en que, "so pena de multa se prohíbe blasfemiar".

¡Ah! no se puede imaginar, pero de ningún modo, a la infantilla de Castilla matriculada en Femenina-Deportes y corriendo el 83 metros vallas. Hay verdaderamente incompatibilidad. Esas mujeres de los music-hall y de las casas de bailes, cuando estiran los brazos, se nota la hiperextensión de los brazos por debilidad del músculo (Isadora Duncan, por la misma razón, estaba

monstrueuse dans l'acte d'étendre les bras), le double menton trahit la graisse de la taille, l'épaule est molle et sans nuance, et le corset, avec toutes les déformations qu'il apporte, est, me dit une danseuse, nécessaire pour prendre force dessus pendant la danse: preuve suffisante que la femme n'est pas forte naturellement.

Il faut placer en regard les admirables photographies du livre de Hébert, *L'Education physique féminine*, représentant de ses monitrices. Elles ont été pour moi une révélation. Et cependant, l'esprit a beau protester contre l'esthétisme de nos Espagnoles, quelque chose de profond nous porte à voir chez elles un type de féminité qui, lui aussi, avec toutes ses défaillances, peut atteindre dans son genre à une perfection. L'auteur des *Olympiques* avouera-t-il que la première fois qu'il vit une femme avec un corset –et c'était une de ses danseuses espagnoles,— il ne trouva pas cela si laid? Il y a de la vérité partout.

... Deuxième entr'acte, et puis c'est la revue. Elle a pour titre: *Viens ici*. *Viens ici*, en français. Le castillan, avec son génie des diminutifs, est pour moi la langue de l'amour. Et pour les espagnols la langue de l'amour (ou plutôt du plaisir) est le français. C'est bien humain. Toutefois, ce *Viens ici* me suggère moins le doux appel que l'ordre

monstruosa en el acto de estirar los brazos), la papada traiciona la grasa de la cintura, el hombro está blando y sin matices, y el corsé, con todas las deformaciones que provoca, es, me dice una bailarina, necesario para apoyarse y cobrar fuerza en él durante el baile: prueba suficiente de que la mujer no es fuerte naturalmente.

Hay que colocar enfrente las admirables fotografías del libro de Hébert, *La educación física femenina*, representante de sus instructoras. Han sido para mí una revelación. Y sin embargo, por más que protesta el espíritu contra la estética de nuestras Españolas, algo profundo nos induce a ver en ellas un tipo de feminidad que también, con todos sus defectos, puede llegar dentro de su género hasta una perfección. ¿Confesará el autor de *Las Olímpicas*¹⁴ que cuando vio por primera vez a una mujer con un corsé, —y era una de esas bailarinas españolas,— aquello no le pareció tan feo? La verdad está en todas partes.

...Segundo entreacto, y luego es la revista. Se intitula: *Viens ici. Viens ici* (*Ven acá*), en francés. El castellano, con su genio de los diminutivos, es para mí la lengua del amor. Y para los españoles la lengua del amor (o más bien del goce) es el francés. Es muy humano. Sin embargo, este *Viens ici* sugiere menos la suave llamada que la orden

¹⁴ "Olímpicas: aunque la forma substantiva no figura en el Diccionario de uso del español ni en el Diccionario de la lengua española, la encontramos en la Enciclopedia Universal Ilustrada: "Se dice de la primera parte de las odas de Píndaro".

donné à Médor par son maître. Quand il apparaît dans un couplet, les femmes le prononcent: *Vienne ici.*

Cette revuette me plut davantage que tout ce que j'avais vu dans ce genre à Madrid, et qui m'avait paru "province". (A Romea, on chante d'une année sur l'autre les mêmes chansonnettes. Je finis par trouver que la mode a du bon, en forçant les gens à ne pas s'encroûter. Mais notre Opéra-Comique, lui aussi, doit paraître piteux aux Allemands, aux Anglais et aux Américains.) Je regardais les femmes, dont plusieurs me semblaient aimables. L'était-elles vraiment? Je suis un peu entiché des Espagnoles. Un exemple. A Gênes, au restaurant, deux femmes d'une tournée théâtrale s'installent non loin de moi, et parlent le castillan. C'est toujours une chose effrayante qu'une femme qui dîne seule, ou avec une compagne. Puis il suffit que j'entende la voix d'une Espagnole, même sans voir celle-ci, sa voix descend en moi, me maîtrise comme on maîtrise un cheval, me jette dans une timidité passionnée. Je suis troublé par l'une de ces soupeuses au point que je ne peux plus lever la tête, ne peux plus manger. Un de ses gestes me coupe le souffle: un coup de poing dans l'estomac. Et ces choses affreuses dans les mollets. Je fais venir le patron. Il me dit:

– C'est une anglaise.

dada al chicho por su amo. Cuando aparece en una copla, las mujeres lo pronuncian: Bien *ici*.

Aquella revistita me gustó más que todo cuanto había visto de este tipo en Madrid, y que me había parecido "provinciano". (En Romea, cantan de un año al otro las mismas cancioncillas. Acabo pensando que la moda tiene algo de bueno, pues obliga a la gente a no embotarse. Pero también nuestra Ópera Cómica debe de parecerles lamentable a los Alemanes, a los Ingleses y a los Americanos.) Yo miraba a las mujeres, de las que varias me parecieron amables. ¿Lo serían verdaderamente? Me he encaprichado un poco con las españolas. Un ejemplo. En Génova, en un restaurante, dos mujeres de una gira teatral se instalan no lejos de mí, y hablan en castellano. Una mujer que cena sola, o con una compañera, siempre es una cosa espantosa. Y basta con que yo oiga la voz de una española, sin ver siquiera a ésta, su voz se me adentra, me doma como se doma a un caballo, me pone en una timidez apasionada. Me turba una de estas cenadoras hasta tal punto que ya no puedo levantar la cabeza, ya no puedo comer. Uno de sus ademanes me deja sin respiración: un puñetazo en el estómago. Y esas cosas horribles en las pantorrillas. Hago que venga el dueño. Me dice:

– Es una inglesa.

– Vous en êtes sûr?

– Absolument sûr. Voulez-vous faire sa connaissance?

Je lui dis que non. Toute ma vie l'a quittée d'un coup, comme des oiseaux s'envolent d'une branche. Et je la regarde avec indifférence.

Soudain, parmi les danseuses du corps de ballet, j'en remarquai une, de beaucoup la plus jeune: comme les Orientaux, j'avoue un faible pour la grande jeunesse. Ibn el Ouardi dit qu'un garçon est désirable à partir de douze ans, une fille à partir de dix. On lit dans Al Mostrataf: "Les montures de la volupté sont celles qui ont un peu plus de dix ans, et qui ne dépassent pas vingt; passé cet âge, mets-les au rebut. La femme de quarante ans, par exemple, est une calamité." Toutefois, les orientaux n'ont pas dit que c'était par la grande jeunesse qu'on souffrait davantage. Mettons que ma danseuse avait seize ans. Seize ans juste, parce qu'à seize ans moins un jour l'aimer n'aurait pas été l'aimer mais la *souiller*: le code pénal est là, ah mais! En ce moment, les danseuses étaient vêtues de l'ordinaire tutu, et je voyais sa taille très haute, et ses longues jambes, –longues par les cuisses; et pour les femmes comme pour les garçons, la royauté est dans les longues cuisses; c'est pourquoi les couturiers placent la ceinture des femmes à mi-fesses. Elle était très svelte, une grande petite fille

– ¿Está seguro?

– Absolutamente seguro. ¿Quiere usted llegar a conocerla?

Le digo que no. Toda mi vida la ha dejado de golpe, como unos pájaros echan a volar de una rama. Y la miro con indiferencia.

De repente, entre las bailarinas del cuerpo de baile, reparé en una, mucho más joven: como los Orientales, confieso una debilidad por la extrema juventud. Ibn el Uardi dice que un chico es deseable a partir de los doce años, una chica a partir de los diez. Se lee en Al Mostrataf: "Las cabalgaduras de la voluptuosidad son las que tienen un poco más de diez años, y que no pasan de los veinte; pasada esta edad, deséchelas. La mujer de cuarenta años, por ejemplo, es una calamidad." Sin embargo, no han dicho los Orientales que por la extrema juventud es por la que se padece más. Supongamos que mi bailarina tenía dieciseis años. Dieciseis años justo, porque a los dieciseis años menos un día, amarla no hubiera sido amarla sino *mancharla*: el código penal existe, ¡caramba! En este momento, las bailarinas estaban vestidas con la faldilla habitual, y yo veía su cintura muy alta, y sus piernas largas, –largas por los muslos; y para las mujeres así como para los chicos, la realezza está en los muslos largos; por eso los modistas colocan la cintura de las mujeres a media nalga. Era esbeltísima, una alta niña pequeña

sans poitrine, avec ses longues jambes pures déjà formées par la danse, avec ses bras frêles et que j'adorais d'autant plus que je n'aime pas les bras durs des sportives. Aussi bien, par cette construction de son corps, par ses traits, par son teint clair, nul caractère espagnol, et plutôt un type français. Seules la petitesse et la maigreur de ses mains dénonçaient sa race: j'en aurais caché une toute entière dans la mienne. Des mains petites comme étaient celles de ma mère. (Elle me disait: "Regarde comme ta mère a de petites mains." Et moi: "Quel malheur! Moi qui n'aime que les mains d'archange!") Ces mains minuscules sont d'ailleurs charmantes ou dégoûtantes, sans milieu.

J'écoutais et je regardais, bouche ouverte, comme les enfants au cirque. Je restais, fasciné, et déjà j'avais souffert d'elle. Pourquoi faut-il que nous rencontrions toujours des êtres quand nous allions avoir la paix? Quand serons-nous malades, quand serons-nous en prison, pour être délivrés de la tentation? J'étais grave comme devant la mort. La sueur me coulait sur le dos.

Elle fut tour à tour un gavroche madrilène, –et, quand elle étendait les bras, je voyais un peu de sueur qui avait traversé sa blouse à l'aisselle, si peu! quelque chose d'attendrissant; une Chinoise, ce qui s'exprime, dans tous les music-hall du monde, en tenant les

sin pecho, con sus largas piernas puras ya formadas por el baile, con sus brazos enclenques y que yo adoraba más aún ya que a mí no me gustan sino los brazos duros de las deportistas. Por lo demás, en esta construcción de su cuerpo, en sus facciones, en su tez clara, ningún carácter español, y más bien un tipo francés. Solas la pequeñez y la flaqueza de sus manos denunciaban su raza: yo hubiera escondido una por completo en la mía. Unas manos pequeñas como lo eran las de mi madre. (Ella me decía: "Mira las manecitas que tiene tu madre." Y yo: "¡Qué desgracia! ¡Que a mí no me gustan sino las manos de arcángel!") Esas manos minúsculas son por otra parte encantadoras o asquerosas, sin término medio.

Yo escuchaba y miraba, boquiabierto, como los niños en el circo. Me quedaba fascinado, y ya había sufrido por ella. ¿Por qué nos toca siempre encontrar unos seres cuando íbamos a estar en paz? ¿Cuándo estaremos enfermos? ¿Cuándo estaremos en la cárcel, para estar librados de la tentación? Yo estaba grave como ante la muerte. El sudor se me deslizaba por la espalda.

Ella fue ya un pilluelo madrileño, —y, cuando estiraba el brazo, yo veía un poco de sudor que había atravesado su blusa en el sobaco, ¡tan poco! algo enternecedor; ya una China, lo que se expresa en todos los music-halls del mundo, manteniendo

deux index levés en l'air; un "apache", et une des actrices, que je devinai être sa mère, une maîtresse femme, peut-être ancienne gymnasiarque, tournait en la faisant tourner, accrochée à son cou. Tomba-t-elle un peu rudement? Quand elle revint, un de ses genoux saignait. Je songeai que, en ce moment, le pansement qui m'entourait le haut du torse devait être, comme chaque soir, traversé, par le sang, et cet épisode du *Paradis à l'ombre des épées* me revint à l'esprit, où deux coureurs, un garçon et une fille, également blessés, s'émeuvent d'amour à la vue de leur sang. Qu'était-ce donc que cette fatalité du sang qui me poursuivait? Puis elle fut je ne sais quoi. Mais elle chantait, je m'en souviens, en regardant à droite et à gauche, la tête un peu inclinée de côté, et vraiment, encore qu'aux trois quarts nue, toute semblable à une petite de pensionnat chantant dans un choeur pour la fête de la directrice. Elle avait l'air bien brave; pas du tout une petite vipère.

Ai-je dit qu'au cou elle avait ses médailles? Des médailles! Même, à un moment, elle les prit entre ses lèvres, et, avec cet air bête qui est si gentil chez les jeunes personnes, elle tirait un peu sur la chaînette, comme une pouliche sur son mors. "Bon! me disais-je, serait-ce tout de même une petite à qui il faudra faire la bouche?"

ambos dedos índices levantados hacia arriba; ya un "apache", y una de las actrices, la cual adiviné que era su madre, toda una mujer, quizá ex gimnasiarca, giraba haciéndole dar vueltas, colgada de su cuello. ¿Cayó un poco rudamente? Cuando volvió, una de sus rodillas sangraba. Pensé que, en este momento, el apósito que me envolvía lo alto del torso, debía de estar calado de sangre, como cada noche, y aquel episodio del Paraíso a la sombra de las espadas¹⁵ me volvió a la mente, en el cual dos corredores, un chico y una chica, heridos también, se commueven de amor a la vista de su sangre. ¿Qué era, pues, aquella fatalidad de la sangre que me perseguía? Luego ella fue no sé qué. Pero cantaba, lo recuerdo, mirando a derecha e izquierda, con la cabeza un poco inclinada de lado, y de veras, aunque casi desnuda, toda semejante a una niña¹⁶ de colegio de internos que canta en un coro para el santo de la directora. Parecía muy buena persona; de ningún modo una pequeña víbora.

¿He dicho que en el cuello tenía sus medallas? ¡Medallas! En cierto momento, hasta se las cogió entre los labios, y, con ese aire simplón que es tan simpático en los jóvenes, tiraba un poco de la cadena, como una potra de su freno. "¡Bueno! me decía a mí mismo, ¿sería con todo una gachí cuya boca habrá que hacer?"

¹⁵ Se trata de la primera olímpica de Montherlant, en la cual el escritor nos presenta el prototipo de jóvenes y puros deportistas, especialmente atletas.

¹⁶ Si ya hemos traducido (y seguimos traduciendo un poco más lejos) el substantivo "petite" por "gachí", aquí el sentido es diferente. No se trata de la palabra popular empleada en vez de "mujer" o "muchacha" por los hombres, sino de la que reemplaza "petite fille".

Ensuite il y eut un tableau de danses andalouses: *Cordoba*. La musique soudain pareille à une femme: elle vous remplit de frissons, comme une eau froide dans les entrailles. Pour la première fois, elle apparut en costume andalou, avec la haute mantille noire. Mais la robe n'était qu'un voile de tulle noir, et on voyait toujours, au travers, ses longues jambes lumineuses. "Etre adorable!" m'écriai-je. (Je ne me souviens plus de la suite.)

Le final fut une sorte d'apothéose catalaniste. Qu'y jouait-elle? Je ne me rappelle plus. Toute la troupe, hommes et femmes, en un grand choeur, chanta l'hymne national de l'Ampurdan. De même que dans la sardane, quand le cercle des danseurs, aux pieds compliqués et ardents, cesse pour un instant son oscillation énigmatique, fusent les notes aiguës du *fluviol*, cette petite flûte en os qu'on joue avec une main, tandis que l'autre frappe sur le *tambori*; de même, quand le choeur cessait, éclatait l'enjouement rustique des hautbois et de cette musette appelée en catalan le "sac à plaintes". La Provence n'a pas de musique (si j'en juge par ce fait qu'on a dû mettre les paroles de la *Coupo Santo* sur l'air d'une romance parisienne); l'Italie vous accueille à Vintimille avec *Sole mio*; mais quelle profonde originalité, sitôt passé le cap de Creus! Et puis c'était le

Después hubo un cuadro de bailes andaluces: Córdoba. La música de repente parecida a una mujer: le llena a uno de escalofríos, como un agua fría en las entrañas. Por primera vez, ella apareció en traje andaluz, con la alta mantilla negra. Pero el vestido no era más que un velo de tul negro, y todavía se veían, al través, sus largas piernas luminosas. "¡Ser adorable!" exclamé. (No me acuerdo de lo que siguió.)

El final fue una especie de apoteosis catalanista. ¿Qué interpretaba ella? No me acuerdo. Toda la compañía, hombres y mujeres, en un gran coro, cantó el himno nacional del Ampurdán. Lo mismo que en la sardana, cuando el corro de los bailarines, de los pies complicados y ardientes, cesa por un instante su oscilación enigmática, surgen de pronto las notas agudas del fluviol¹⁷, ese flautín de hueso que se toca con una mano, mientras la otra golpea en el tamborí¹⁸; lo mismo, cuando el coro cesaba, estallaba la jovialidad rústica de los oboes y de esa gaita llamada en catalán el "saco de quejidos". Provenza no tiene música (si juzgo por este hecho de que se ha habido de poner la letra de la *Coupo Santo* en el aire de una romanza parisiense); Italia le acoge a uno en Ventimiglia con *Sole mio*; ¡pero qué profunda originalidad, apenas pasado el cabo de Creus! Además, era el

¹⁷ No existe esta palabra, ni en castellano (flautín) ni en catalán (flabiol). Se trata aparentemente de un error de transcripción.

¹⁸ Como lo sugiere el contexto, "tamboril" se dice, en catalán, "tamborí": *timbal petit que es porta penjat al braç esquerre: es toca amb una sola baqueta*. (V. FABRA).

chant de ma province natale, et, dans la transe où je me trouvais, dans l'excessive sensibilité nerveuse qui était mienne depuis ma blessure, quand les hommes de la salle reprirent le refrain –et les choeurs d'hommes sont si beaux qu'ils rendent pathétique tout ce qu'il chantent,— j'eus un grand soulèvement d'enthousiasme. Rien de vivant, rien autre que des phrases de généalogies ne me disaient que la Catalogne était le berceau de ma famille. La cause catalaniste m'était indifférente. Et pourtant, là, dans cette humble salle, au milieu de ces ouvriers moins proches de moi que les paysans d'Andalousie, devant ces pauvres grues qui, pour la plupart, sans doute, n'étaient même pas catalanes, je sentis remuer en moi comme des possibles toutes les folies qui, depuis le commencement du monde, ont été faites au nom du clan. Mais, dans la tranchée, entendant à travers la nuit les choeurs des soldats allemands s'élever de la tranchée adverse –peut-être l'émotion la plus troublante de toute la guerre,— n'avais-je pas murmuré: "Ma patrie est partout où on m'élève au-dessus de moi-même"? Sons tout-puissants, aucun conducteur d'hommes n'a encore compris de quels bouleversements il était maître en se servant d'eux. Ce n'est pas une vaine fable qu'ils construisirent des murailles, et qu'ils sauraient en détruire.

Je sortis, avec tous ces couteaux de la

canto de mi provincia natal, y, en el trance en que me hallaba, en la excesiva sensibilidad nerviosa que era mía desde mi herida, cuando los hombres repitieron el estribillo –y los coros de hombres son tan bellos que hacen patético todo lo que cantan,– sentí un gran arrebato de entusiasmo. Nada vivo, nada más que unas frases de genealogía me decía que Cataluña era la cuna de mi familia. La causa catalanista me era indiferente. Y sin embargo, allí, en aquella sala humilde, en medio de aquellos obreros menos cerca de mí que los campesinos de Andalucía, ante aquellas pobres zorras quienes, en su mayor parte, sin duda, ni siquiera eran catalanas, sentí que se meneaban en mí como unos posibles todas las locuras que se han hecho en nombre del clan desde el principio del mundo. Pero, en la trinchera, al oír a través de la noche que se elevaban de la trinchera adversa los coros de los soldados alemanes –quizá la emoción más turbadora de toda la guerra,– ¿no había murmurado: "Mi patria es dondequiera se me eleva por encima de mí mismo"? Sonidos todopoderosos, ningún conductor de hombres ha entendido aún de qué trastornos era el dueño al usarlos. No es vana fábula que construyeron murallas, y que podrían destruir algunas.

Salí con todas esas navajas de la

Beauté et de l'amour enfoncés dans le coeur, et marchai comme un possédé sous la nuit. "Marcher", est-ce le mot? Un tremblement en hauteur me parcourait le corps comme si j'allais m'envoler. Et mes jambes étaient si faibles qu'une image saugrenue me poursuivait, sans arriver à me faire sourire: "J'ai tout de sainte Catherine de Sienne" (dans son évanouissement, peinte par le Sodoma). Longtemps, la vie a tellement ralenti qu'elle semblait ne bouger plus. Et soudain elle se précipite et brûle. C'est nous qui la dominions, qui la menions où nous voulions. Et soudain elle se retourne et fait face, avec la brusque volte du taureau poursuivi. Enfin, il va s'agir d'être oseur et prudent! En quelques heures tout s'est métamorphosé. L'avenir change: tout l'avenir suspendu à un visage dont on ne se souvient pas, à une âme qui vous est inconnue. J'allais sans savoir où, par les petites rues encore populeuses et violemment éclairées, où les gens attablés mangeaient des crevettes, où les tonneaux dans les débits s'alignaient comme dans un cellier: l'animation de la ville, à deux heures et demie du matin, est une chose proprement espagnole. La température brusquement avait fraîchi, et j'étais dans un tel état de lyrisme qu'il m'eût été impossible de m'enrhumer (vite,

belleza y del amor clavadas en el corazón, y anduve como un poseído bajo la noche. "Andar", ¿será la palabra? Un temblor vertical me pasaba por el cuerpo como si yo fuese a echar a volar. Y mis piernas estaban tan débiles que una imagen descabellada me perseguía, sin lograr hacerme sonreír: "Tengo pinta de Santa Catalina de Siena" (en su desmayo, pintada por el Sodoma). Durante mucho tiempo, tanto ha disminuido su marcha la vida que parecía no moverse ya. Y de repente se precipita y arde. Éramos nosotros quienes la dominábamos, quienes la manejábamos a nuestro antojo. Y de repente se vuelve y da la cara, con la brusca vuelta del toro perseguido. ¡En fin, va a haber que estar atrevido y prudente! En algunas horas se ha metamorfoseado todo. El porvenir cambia, de segundo en segundo, como cambia el cielo: todo el porvenir pendiente de una cara de la que uno no se acuerda, de un alma que le es desconocida. Yo iba sin saber a dónde, por las calles pequeñas todavía populosas y violentamente alumbradas, donde la gente sentada a la mesa estaba comiendo camarones, donde los toneles de los despachos se alineaban como en una bodega: la animación de la ciudad, a las dos y media de la mañana, es cosa propiamente española. La temperatura bruscamente se había refrescado, y yo iba sin abrigo, pero en tal estado de lirismo que me hubiera sido imposible constiparme (deprisa,

trouvons ce trait ridicule). J'avais des envies folles de téléphoner à de vieilles amies (mais les téléphones étaient tous automatiques et je n'arrive pas à comprendre leur fonctionnement): "Chère amie! Encore amoureux! quelle histoire! Et, naturellement, elle est affreuse. (Ce n'était pas vrai.) –Alors, pourquoi... – Une idée qui m'est venue!" Je la prendrais, je l'emmènerais à Paris, l'argent aurait raison de sa mère. Et, sinon, eh bien, je l',pousserais. Le fort de Montjuich, illuminé à la cime de sa colline sans un feu, était comme une cité suspendue dans le ciel.

Je rentrai à l'hôtel. Je baisai le calendrier accroché dans ma chambre, sur le feuillet du 9 novembre 1925.

Couché, j'eus des rêves incroyables, et l'excès de délices me réveilla.
"Ah! me disais-je, quand je vois tout ça, je crois au bon Dieu."

encontremos este rasgo ridículo). Tenía unas locas ganas de llamar por teléfono a unas amigas de siempre (pero los teléfonos eran todos automáticos y no logro entender su funcionamiento): "¡Querida amiga! ¡Enamorado otra vez! ¡Qué lío! Y, naturalmente, es horrorosa. (No era verdad). –Entonces, por qué... – ¡Una ocurrencia!" La tomaría, la llevaría a París, el dinero vencería a su madre. Y, si no, pues, me casaría con ella. El fuerte de Montjuich, iluminado en la cumbre de su colina sin ninguna luz, era como una ciudad suspendida en el cielo.

Regresé al hotel. Besé el calendario colgado en mi habitación, en la hoja del 9 de noviembre de 1925.

Acostado, tuve unos sueños increíbles, y me despertó el exceso de delicias. "¡Ah! me decía a mí mismo, cuando veo todo eso, creo en el santo Dios".